

LES DEUX PHASES HISTORIQUES DE LA PRODUCTION CAPITALISTE

INTRODUCTION

Le point de départ du texte dont nous commençons ici la publication est la volonté de renforcer la théorie prolétarienne montrant que tout l'arc historique du mode de production capitaliste s'inscrit dans deux phases successives dont la description et la prévision était déjà faite dans l'oeuvre communiste de Marx.

On peut parler de métamorphose du capital, contrairement à ceux qui parlent d'un changement de la nature même de celui-ci, car ainsi on soulignera le caractère organique des transformations que le mode de production capitaliste connaît au cours de son histoire. Notre but n'est pas de fournir un concept magique à partir duquel chaque fait recevrait une nouvelle interprétation séduisante et artificielle, mais de restaurer un point essentiel du programme communiste, qui a été trop longtemps sous-estimé ou falsifié. Périodiser le capital permet de cerner plus rigoureusement les différents aspects de celui-ci au sein d'un temps et d'un espace donnés (C'est pourquoi dans la conclusion de ce texte, nous relierons brièvement la périodisation du capital par phases, à sa sériation par aires, effectuée par la Gauche Communiste d'Italie à partir des données historiques de Marx, Engels, et Lénine).

Ce concept de périodisation a fait un temps la fortune (tout comme celui de communauté matérielle du capital) de tout un gauchisme ultra-gauchiste (Négation, Le Mouvement Communiste, Invariance N^{lle} série etc. dans les années 70, puis Union Ouvrière) où, employé à tort et à travers, il a servi à accréditer toutes sortes de confusions. Le gauchisme intellectuel est beaucoup plus une tentative d'interpréter le monde que l'expression d'une volonté de le transformer. Ainsi on s'est servi d'un concept détérioré et qui par là-même paraissait "nouveau", pour passer au crible la réalité dans la sphère apparente des faits, afin de faire rentrer autoritairement chaque fait dans ce qui devenait une classification de type rigide (ou bien phase formelle ou bien phase réelle), au lieu de rester l'instrument conceptuel d'une compréhension dialectique du mode de production capitaliste dans son mouvement. On en arrive ainsi à des absurdités du genre de celle de la revue Négation qui, à propos de Lip, disait : le problème qui se pose à Lip est celui de

son passage à la phase de soumission réelle. Comme si, de mémoire de communiste, on avait déjà vu le capital se développer secteur par secteur, usine par usine, atelier par atelier.

Les problèmes inhérents au passage à la phase de soumission réelle se posent au niveau d'aires entières et non d'une unité de production. Pour nous, au contraire, dans le droit fil des principes communistes, nous nous attachons à montrer l'unité du mode de production capitaliste, car celui-ci ne connaît pas deux formes antagoniques, mais un seul développement en deux phases. Ceci est plus que jamais nécessaire dans cette époque idéologique où les mains de la science bourgeoise rivalisent de platitudes avec les gnomes de la "pensée marxiste" pour inculquer au prolétariat la perspective d'un développement harmonieux du capital, lequel malgré quelques vicissitudes irait vers l'instauration d'une société de bien-être, de consommation et de loisir.

Les chevaliers du simple bon sens et à la triste figure clament que pour sortir de la crise (laquelle pour nous n'en est encore qu'aux premiers symptômes), il suffit de changer de gouvernement, lequel procédera à l'augmentation de la "consommation populaire", permettant de remettre sur ces rails la société bourgeoise. Ce programme n'est autre que celui de l'économie vulgaire, de Rodbertus à Keynes, en passant par les populistes pourfendus par Lénine. La caution "révolutionnaire" d'un tel programme ne peut bien évidemment être obtenue de la théorie communiste elle-même, mais de sa déformation et de son pillage. Ainsi les staliniens indiquent 3 phases dans le cours du MPC :

- le stade primitif (XVI°-XVIII°)-naissance du capitalisme.
- le stade classique (fin XVIII°-fin du XIX°) -capitalisme de libre concurrence.
- le stade suprême(phase actuelle).Capitalisme monopoliste ou impérialisme.

Le PCF introduit même une périodisation dans la dernière phase en la divisant en capitalisme monopoliste simple et capitalisme monopoliste d'Etat, la phase "ultime" du stade suprême.

Pour nous communistes, si nous faisons abstraction de l'accumulation dite primitive du capital, qui n'est que "l'ouverture" du sanglant opéra capitaliste, celui-ci ne connaît que deux "actes", autrement dit deux phases.

La phase de soumission formelle du travail au capital (XVI°-XVIII°, car contrairement à ce que croit une littérature prétendument révolutionnaire, il est bon de rappeler que le capital n'est pas né au XIX° siècle), et la phase de soumission réelle du travail au capital (XIX°-XX°). Ce texte sera précisément consacré à examiner l'ensemble des aspects de cette métamorphose. Dès à présent, nous exposons dans ce numéro 5, une introduction générale, qui montre les grandes étapes de ce procès.

Par la suite, notre texte doit se poursuivre (en alternance avec la suite de la question agraire) en reprenant d'une manière détaillée les changements qui s'opèrent d'une phase à l'autre, aussi bien dans la sphère matérielle que dans la superstructure.

A chaque fois on s'apercevra que, loin de démentir le programme communiste, ces "changements" ne font qu'en vérifier l'intégrale validité tout au long de l'arc capitaliste.

Ainsi nous traiterons les thèmes suivants :

- paupérisation absolue et paupérisation relative
- Surpopulation absolue et surpopulation relative.
- La classe ouvrière dans les deux phases (qualification, force de travail, aristocratie ouvrière etc...)

- les syndicats et leur intégration.
- Le rôle de l'Etat au cours du développement du MPC.
- La mystification du capital.
- Démocratie politique et démocratie sociale.
- Marché mondial et impérialisme.
- La science et le progrès technique.
- Les crises dans les deux phases.

Ainsi, ce qui a été sommairement abordé ici, parfois, recevra de plus amples développements par la suite.

Nous espérons ainsi pouvoir déblayer un peu le terrain de toutes les confusions et mystifications dont la périodisation du capital fait l'objet. Enfin, le pseudo-concept d'une "décadence" du mode de production capitaliste vole en éclats dès qu'on ouvre au moins le "Chapitre inédit du Capital" de Marx, au chapitre "Les deux phases historiques du mode de production capitaliste".

Si l'on estime décadent le MPC parcequ'il a cessé de jouer un rôle progressiste et révolutionnaire, alors nous sommes en pleine décadence depuis 1848, car à cette époque déjà le capital était suffisamment développé pour poser en son sein les bases matérielles du communisme.

Qualitativement, cette date est celle qui a sonné pour nous une fois pour toutes le glas du capital. C'est la compréhension juste de la périodisation du capital qui permet entre autres d'affirmer ceci : à partir de 1848, le communisme est devenu possible.

* *

I: LE CADRE HISTORIQUE

1.1: LE FEODALISME ET LE PASSAGE A L'EPOQUE BOURGEOISE

Le capital trouve dans la société féodale en décomposition les éléments de son procès de production.

1.1.1. Les rapports féodaux à la campagne.

"Dans toutes les conquêtes, il y'a trois possibilités. Le peuple conquérant soumet le peuple soumis à son propre mode de production (ce que les anglais font de nos jours en Irlande, et partiellement dans l'Inde); ou bien il laisse subsister l'ancien mode de production et se contente d'un tribut (par exemple les Turcs et les Romains) ou bien il se produit une interaction, une synthèse (particulièrement dans les conquêtes germaniques)".

(Introduction à la crit. de l'éco. pol. 1857)

C'est précisément de la synthèse entre les éléments légués par la conquête Romaine et ceux apportés par les conquêtes germaniques que se constitue, en Europe au Moyen-Age, la forme de production féodale. Ce qui caractérise cette forme de production est la juxtaposition d'un élément privé (le domaine seigneurial, qui est l'héritier de la villa Romaine) et d'un élément communautaire (l'organisation paysanne traditionnelle que les invasions Germaniques avaient revitalisé grâce à l'apport de leur organisation gentilizée. (1))

Le localisme est un des traits fondamentaux de la société féodale. La terre y est répartie entre les domaines seigneuriaux ou ecclésiastiques, contenant eux-mêmes les lopins des serfs ou des colons. La terre se trouve ainsi répartie entre le domaine du seigneur, et les tenures paysannes, morcelées. En outre, souvent enclavées dans les terres seigneuriales, on trouve les tenures des paysans libres. L'organisation villageoise possède et gère les terres communales, qui constituent un obstacle aux empiètements du seigneur et la base qui permet l'organisation de la résistance paysanne.

Contre l'aliénation de sa liberté, le serf trouve chez le seigneur aide et protection. Sécurité contre liberté, tel est le contrat qui lie le serf au seigneur. L'exploitation se manifeste par les prestations en nature, ou en travail (corvées etc... Plus rarement en argent. On peut toutefois trouver sporadiquement des manifestations de cette forme, la plus développée.

La part de surtravail que le serf doit au seigneur avait fini par être strictement réglementée juridiquement. On ne peut pas parler de "faim de surtravail" comme pour le mode de production capitaliste. Dans le haut Moyen-Age, du fait que la valeur d'usage prédomine, ce que cherche le seigneur, c'est à se voir fournir tous ses moyens de subsistance par le travail d'autrui, mais sous leur forme d'usage immédiate. Il est significatif par exemple que lorsque le seigneur possède des domaines assez éloignés les uns des autres, c'est lui qui se déplace pour aller consommer ses richesses, car même au sein de son domaine, la circulation des produits est extrêmement réduite. Le seigneur ne cherche pas à obtenir plus que ce qui répond à ses besoins immédiats, sauf en vue d'une réserve de sécurité. Cela n'implique donc pas une spirale d'enrichissement telle

(1) C'est-à-dire l'organisation par gentes, basée sur les liens de sang.

qu'on la trouve dans la société bourgeoise, où la soif de plus-value n'atteint aucune limite.

"Le seigneur féodal tirait de ses serfs tout ce dont il avait besoin, soit sous la forme de travail, soit sous celle de produits finis; les femmes filaient et tissaient le lin et la laine et confectionnaient les vêtements; les hommes cultivaient les champs; les enfants gardaient le bétail du seigneur, ramassaient pour lui les fruits de la forêt, les nids d'oiseaux, la litière; en outre la famille entière avait encore à livrer du blé, du fruit, des oeufs, du beurre, du fromage, de la volaille, du jeune bétail, que sais-je encore. Toute domination féodale se suffisait à elle-même; les prestations de guerre, elles aussi, étaient exigées en produits; le commerce, l'échange n'existaient pas, l'argent était superflu. L'Europe était ramenée à un niveau si bas, elle avait à tel point recommencé par le début, que l'argent avait alors beaucoup moins une fonction sociale qu'une fonction purement politique; il servait à payer les impôts et on l'acquerrait essentiellement par pillage." (Engels - Anti-Dühring, p. 346)

Si l'on peut parler de "taux d'exploitation" à cette époque, celui-ci restait constant, car fixé par l'usage et la coutume. Le paysan devait, mettons 2 jours à son seigneur, et cultivait 4 jours son propre lopin. Quelque soit le degré de productivité du travail, le paysan se défaisait toujours relativement de la même quantité de son travail au profit du seigneur. Par conséquent, tout ce que le paysan pouvait inaugurer comme aménagements techniques, meilleure connaissance des conditions de travail, amélioration de la productivité due à l'expérience, contribuait à son enrichissement. Ainsi s'explique la possibilité qu'ont eu de nombreux serfs de s'enrichir.

Contrairement au mode de production capitaliste, où le prolétaire sort plus pauvre du procès de production qu'il n'y est entré, ici le travailleur peut s'enrichir de son propre travail. Ainsi la lente mais sûre hausse de la productivité du travail social qu'on eut durant tout le Moyen-Age ne profita pas seulement aux accapareurs du surproduit, mais aussi, dans une certaine mesure, aux producteurs eux-mêmes. Avec cette forme de propriété foncière, les classes possédantes avaient tous pouvoirs sur les serfs : économique, juridique et militaire. Ici la richesse n'a pas encore atteint sa forme moderne de richesse mobile, de capital. Est riche, donc puissant, celui qui possède une grande part de la terre avec ses sujets. La richesse et la puissance vont de pair, car l'accumulation des terres en une seule main implique aussi l'assujettissement de nombreux individus (serfs ou hommes libres liés par contrat) à un seul seigneur.

"Le trait le plus caractéristique de la production féodale dans tous les pays de l'Europe Occidentale, c'est le partage du sol entre le plus grand nombre possible d'hommes-liges. Il en était du seigneur féodal comme de tout autre souverain; sa puissance dépendait moins de la rondeur de sa bourse que du nombre de ses paysans établis sur ses domaines. Le Japon, avec son organisation purement féodale de la propriété foncière et sa petite culture, offre donc, à beaucoup d'égards, une image plus fidèle du moyen-âge européen que nos livres d'histoires imbus de préjugés bourgeois. Il est par trop facile d'"libéral" aux dépens du Moyen-Age." (Capital I, 8 - ES tome 3 p. 158)

Le seigneur est propriétaire de la terre, comme condition de la production, mais il n'est plus lui-même le sujet travaillant, comme dans les formes de production secondaires (asiatique, antique, slave et germanique cf. Marx

"Formes précapitalistes..." in : Pléiade p.312). Il s'est approprié également le travailleur comme instrument de production, condition objective de celle-ci. Dans les formes secondaires, la communauté se présente toujours à la fois comme présumé et comme but de la production. La communauté englobe et détermine l'individu, lequel est lié à la terre, car il lui est soumis dans la mesure où celle-ci incarne l'existence effective de la commune. La scission entre propriété commune et propriété privée, et l'accaparement de la première par la seconde, contribue à ravalier le travailleur au rang de condition objective de la production. S'emparer de la terre comme condition de la production, c'est aussi établir un droit de domination sur le sujet qui y travaille et le ravalier au rang d'instrument. Ici on ne se trouve pas, comme dans le capital, dans une situation où le travailleur est réduit à l'état de pure force de travail subjective, sans-réserve, démunie de tout, face à laquelle toutes les conditions objectives du travail se présentent comme propriété d'autrui, non-propriété du travailleur, bref, comme capital. (1) Ici le travailleur lui-même est condition objective de la production. Toutefois le serf n'est pas séparé de la terre (à laquelle il est au contraire attaché), ni des moyens et des instruments de production. Tant que tout ceci ne lui a pas été arraché, la seule forme que puisse prendre sa libération du rapport de domination est l'accession à la libre propriété de la terre, bref c'est le cas du passage à la petite propriété paysanne libre (étape qui se présente différemment suivant les pays).

"Il est en outre évident que, dans toutes les formes sociales où le producteur direct reste "possesseur" des moyens de production et des conditions de travail qui lui servent à produire sa subsistance, le système de propriété doit se présenter en même temps comme un système direct de domination et de servitude : le producteur direct devient donc un être asservi. La servitude peut aller en s'amenuisant depuis le servage et la corvée jusqu'au simple paiement d'un tribut. Dans ce cas, le producteur direct possède ses propres instruments de travail et les moyens de produire de quoi subsister; il travaille de façon indépendante sur sa parcelle et dans l'industrie domestique qui s'y rattache." (Capital III, 6 Pléiade t.2 p.1399)

Le paysan du Moyen-Age possède donc un lien tout à fait objectif avec la terre et sur ce point cela constitue une similitude avec les communautés secondaires. Une autre façon pour le serf du Moyen-Age d'être intimement lié à la terre est qu'il est co-possesseur des biens communaux. Les legs des organisations communautaires des Germains avait revivifié pour un temps les liens communautaires de l'homme avec la terre, même si ceux-ci tendaient à être affaiblis par le développement de la concentration de la propriété féodale et son corollaire, la diminution de la taille des exploitations paysannes (au 13^e siècle, donc vers la fin du Moyen-Age dans certaines régions, la taille de la petite propriété paysanne était devenue 4 fois moindre qu'à l'époque Carolingienne). Il ne faut d'ailleurs pas considérer que l'accaparement des terres par la grande propriété foncière (Seigneurs, Eglise), entraîne la séparation de l'homme et de la terre, au contraire l'homme se voit attaché à la terre comme condition objective de la production. La concentration de la propriété foncière aux mains des féodaux qu'on a observée aux 12 et 13^e siècles est donc à distinguer radicalement de la concentration de type capitaliste qui suppose en même temps l'éviction du paysan libre de sa terre, et sa réapparition comme journalier libre, comme salarié.

Alors que dans les formes secondaires, c'est la commune elle-même qui

(1) "Le capital ne s'approprie pas le travailleur, mais son travail, non pas directement, mais au travers de l'échange." (Marx - Grundrisse).

domine le producteur, ici cette domination prend la forme d'une contrainte personnelle directe.

Engels souligne qu'il y'eut, durant tout le Moyen-Age, une lutte acharnée de la classe dirigeante contre les communautés de village. Son slogan était "nulle terre sans seigneur", malgré cela on n'arriva pas à réduire l'importance de cette propriété communale, dont Marx dit qu'elles constituaient le vrai foyer de la vie populaire. D'autre part, cette caractéristique fournissait aux paysans un cadre d'organisation, et une capacité de cohésion et de résistance à l'exploitation que les esclaves antiques ne connaissaient pas. En même temps, la propriété féodale prenait le caractère d'une association contre la classe productrice dominée. A cette forme de la propriété foncière correspondait dans les villes, la propriété corporative, basée sur le métier.

1.1.2. Les rapports féodaux dans les villes.

"L'histoire de l'Antiquité classique est celle de la cité, mais cette cité a pour base la propriété foncière et l'agriculture. L'histoire asiatique est une sorte d'unité indifférenciée de la ville et de la campagne (les grandes cités proprement dites doivent être considérées comme de simples camps princiers, superfétation de l'organisation économique). Le Moyen-Age (période Germanique) part de la campagne, centre de l'histoire, et se développe ensuite à travers l'opposition de la cité et de la campagne. L'histoire moderne, c'est celle de l'urbanisation de la campagne et non, comme dans l'Antiquité, celle de la ruralisation de la cité".

(Formes précapitalistes... in : Grundrisse, 10/18 p.16).

Ce qu'il faut entendre par opposition entre la ville et la campagne, c'est l'opposition entre la bourgeoisie naissante et la classe féodale. Les villes formaient de véritables "associations" et celles-ci devinrent bientôt le foyer du conflit avec l'organisation féodale. Dans la ville, on a la propriété corporative, "organisation féodale du métier", qui correspond à la propriété foncière féodale.

Au sein des rapports de production, l'agriculture prédomine largement. Dans les campagnes, l'artisanat rural se combine avec le travail de la terre et permet tant aux seigneurs qu'aux paysans de vivre de la production locale. Le rôle de l'argent y est très faible. Les activités artisanales rurales nécessitent un outillage assez grossier et une technique de travail rudimentaire. La hausse, même faible, de la productivité du travail agricole, permet aux paysans de pratiquer cet autre travail à côté du travail de la terre.

Les villes, au contraire, se spécialisent plutôt dans la production de produits de luxe, appelée à un certain développement au cours du moyen-âge, à mesure que les besoins des seigneurs se raffinent et s'étendent. Le travail du fer pour les armes, la joaillerie pour les parures, la fabrication du linge fin, de dentelles etc... sont autant d'activités citadines. D'autre part, mais nous y reviendrons, le commerce trouve dans les villes son principal foyer.

L'artisanat féodal est encore largement dépendant de la valeur d'usage.

"Le but immédiat et principal de la production des métiers citadins est la subsistance des artisans en tant que tels, donc la valeur d'usage et non l'enrichissement; ce n'est pas la valeur d'échange comme telle, bien que cet artisanat soit fondé essentiellement sur l'échange et la création de valeurs d'échange. La production y est partout subordonnée à une consommation préexistante, l'offre y est en fonction de la demande et ne s'élargit que lentement."

(Formes... in : Grundrisse, Pléiade tome 2 p.357)

Ainsi, d'emblée le travail artisanal se caractérise par un assez haut degré de qualité technique, même si la productivité du travail est très peu développée, et ceci, comme nous allons le voir, a de grandes répercussions sur la forme du procès de travail et de la propriété artisanale. Le travail artistique très prononcé, ce qui confère une propriété du travailleur sur les conditions de la production, mais aussi, dialectiquement, le lie par un asservissement sentimental à son travail.

"Dans les villes, également, la division du travail s'accomplissait d'une manière encore parfaitement spontanée entre les différentes corporations, mais elle ne s'établissait nullement entre les ouvriers pris isolément, à l'intérieur des corporations elles-mêmes. Chaque travailleur devait être apte à exécuter tout un cycle de travaux; il devait être en mesure de faire absolument tout ce que l'on pouvait effectuer avec ses outils; les échanges restreints, le peu de liaison des différentes villes entre elles, la rareté de la population et la modicité des besoins ne favorisèrent pas non plus une division du travail plus poussée, et c'est pourquoi quiconque voulait passer maître devait posséder tout son métier à fond. De ce fait, on trouve encore chez les artisans du Moyen-Âge un intérêt pour leur travail particulier, pour l'habileté dans ce travail qui peut s'élever jusqu'à un certain sens artistique étroit. Et c'est aussi pourquoi chaque artisan du moyen-âge se donnait tout entier à son travail; il était à son égard dans un rapport d'asservissement sentimental et lui était beaucoup plus subordonné que le travailleur moderne, à qui son travail est indifférent."

(Idéologie Allemande - p.83)

"L'art de s'approprier l'instrument pour tout de bon; de le manipuler en tant que moyen de travail, apparaît comme un talent particulier du travailleur, qui fait de lui le propriétaire de l'instrument."

(Marx - Grundrisse - in Pléiade t.2 p.342)

Il se fonde ainsi une communauté entre le travailleur et l'instrument de production. Mais celle-ci n'a plus de présuppositions naturelles comme dans le cas de la terre, mais est médiatisée par la forme sociale du travail. Le travail artisanal urbain est le travail qui s'est émancipé de la propriété foncière, qui existe en dehors d'elle, voire en opposition à elle. Ce lien étroit du travailleur à l'instrument, qui en fait son propriétaire, joint au caractère borné et limité de la production fait du rapport corporatif une entrave au développement du capital.

Il existe un caractère étroit de dépendance personnelle entre le maître et le compagnon, tout comme entre le seigneur et le serf. Plus étroit même si l'on songe que le maître partage les conditions de vie et de travail de ses compagnons, qui sont souvent logés chez lui, mangent à la même table. La petitesse de l'entreprise artisanale favorise également ce caractère patriarcal.

Toutefois, il existe tout de même un côté historiquement plus "progressif" du pôle artisanal par rapport au pôle foncier, qui tient d'une part à ce que maître et compagnon se font face comme personnes libres, et d'autre part qu'il y'a salariat. Toutefois ce n'est pas sur cette base proprement dite que surgira le capital, lequel devra au contraire dissoudre la base corporative du travail artisanal, tout comme la base féodale du travail de la terre.

"Ce qui détermine le résultat du travail, c'est donc le travail personnel et indépendant, c'est-à-dire sa formation personnelle, qui suppose un temps d'apprentissage plus ou moins long. Le maître-artisan se trouve en possession des conditions de production de la matière et de l'outil (qui peut aussi appartenir au compagnon), de sorte que le produit lui revient : en ce sens il serait capitaliste."

Mais il n'est pas maitre parceque capitaliste. Il est d'abord lui-même artisan, ce qui implique qu'il soit maitre dans son métier. Au sein du procès de production, il figure comme artisan au même titre que ses compagnons, et il initie ses apprentis et les compagnons n'est donc pas celui d'un capitaliste, mais d'un maitre de métier, qui en tant que tel, occupe un rang plus élevé dans la hiérarchie corporative selon la maitrise dans le métier. Il s'ensuit que son capital est entravé, dans sa substance aussi bien que dans sa grandeur de valeur, et n'a pas encore la liberté de mouvement du capital en tant que tel. Ce n'est pas encore une certaine quantité de travail objectivé, valeur par excellence, qui peut assumer et assume indifféremment telle ou telle forme de conditions de travail, selon qu'elle s'échange contre telle ou telle forme de travail vivant en vue de s'approprier du surtravail."

(Un chap. inédit du Capital - 10/18 p.208-209)

Nous touchons ici au point crucial en ce qui concerne la genèse du capital. En effet, nous avons déjà insisté sur le fait que la forme de la richesse liée à la propriété foncière ou corporative féodale est richesse déterminée, non mobile, bref qu'elle ne possède pas les caractères de la richesse capitaliste, laquelle se présente d'abord sous forme monétaire.

"Dans les villes, le capital était un capital naturel, qui consistait en logement, outils, et en une clientèle naturelle héréditaire, et il se transmettait forcément de père en fils, du fait de l'état encore embryonnaire des échanges et du manque de circulation qui en faisaient un bien impossible à réaliser. Contrairement au capital moderne, ce n'était pas un capital que l'on pouvait évaluer en argent et pour lequel peu importe qu'il soit investi dans une branche ou dans une autre; c'était un capital lié directement au travail déterminé de son possesseur, inséparable de ce travail, partant, un capital lié à un état." (Idéologie Allemande p.82)

Or, pour que le capital puisse s'emparer des conditions de la production, il faut qu'il apparaisse d'emblée comme valeur en procès.

"Le premier pas en avant pour débarrasser le capital primitif lié à un état fut marqué par l'apparition des commerçants qui eurent d'emblée un capital mobile, donc un capital au sens moderne du mot, autant qu'il puisse en être question dans les conditions de vie d'alors." (Idéologie Allemande- p.85)

Toutes ces déterminations font que ce n'est pas de l'artisanat que va surgir le rapport capitaliste proprement dit, mais celui-ci surgit là où l'argent accumulé entre les mains des marchands et usuriers pourra se transformer en capital une fois la propriété corporative dissoute. D'emblée la bourgeoisie est capable aussi de se donner une organisation politique (cf. le rôle d'Etienne Marcel au 14^os) et elle est porteuse de l'aspiration nationale.

La ville était le lieu échappant aux contraintes féodales (nombre de serfs fugitifs y trouvent refuge). L'artisanat s'y développait; dans une faible mesure le capital s'y concentrait, ainsi que le commerce et l'échange. La bourgeoisie des villes possédait une arme plus propre que les canons à percer les murailles des châteaux-forts : l'ARGENT. L'effet dissolvant de l'argent dans les campagnes s'exerçait surtout sur le caractère de dépendance personnelle qu'avaient les rapports de classe au Moyen-Age. Comme le dit Engels :

"L'argent était le grand rabet d'égalisation politique de la bourgeoisie. Partout où un rapport personnel était évincé par un rapport d'argent, une prestation en nature par une prestation en argent, un rapport bourgeois remplaçait un rapport féodal." (Anti-Dühring. p.436)

Avec le développement de l'économie mercantile,annonçant le développement capitaliste,tous les rapports de la société étaient en état d'être bouleversés.Comme nous l'avons vu,les formes de production féodales reposant essentiellement sur l'auto-subsistance limitent considérablement le développement de l'économie marchande.

Il y'a un cycle fermé de production-consommation par rapport auquel l'argent joue un rôle marginal;il n'est utilisé que pour satisfaire dans la production du domaine lui-même (produits de luxe par exemple).Au début,la noblesse pratiquait couramment le pillage pour satisfaire ses besoins en argent.Ceci ne devient plus possible dès qu'on arrive à un certain degré de développement social,et la noblesse devient dépendante du possesseur d'argent.

Dès lors,avec l'argent,la bourgeoisie citadine possède une arme d'une force extraordinaire,qui hâte la transformation des rapports sociaux en favorisant la genèse du fermier et du propriétaire foncier (1).

On peut mesurer aussi l'importance grandissante de l'argent à ce fait que les conquêtes de cette époque ne se donnent plus pour but la terre (base de la richesse féodale),mais l'or.

On avance donc vers la formation de cette richesse mobile,apte à se transformer en capital,qui se différencie en cela,et de la richesse foncière de l'époque féodale,et de la richesse de l'artisan (liée à un état).

1.2: L'ACCUMULATION PRIMITIVE

1.2.1.Conditions historiques.

Marx s'est étendu à plusieurs reprises sur le sens exact qu'il fallait donner à cette expression déjà utilisée par Adam Smith : "accumulation primitive".Il serait faux de considérer que le capital,à partir de rien commence par créer séparément les éléments nécessaires à son procès de production,durant des décennies,puis à un moment donné se met à les faire fonctionner.

Au contraire,tous les moments qui composent le procès de production capitaliste sont déjà présents dans la réalité historique de la société pré-capitaliste.Le capital ne fait rien que s'en emparer,en dissolvant leur antique mode d'être.

"L'accumulation primitive du capital implique la centralisation des conditions de travail.Elle signifie la séparation de ces conditions d'avec le travailleur et la force de travail.Son acte historique,c'est l'acte de la genèse historique de séparation qui transforme les conditions de travail en capital et le capital en travail salarié.Ainsi est donnée la base de la production capitaliste." (Capital III, 3 ,in : Pléiade,tome 2 p.1028)

Au départ,le capital ne crée rien.Il se contente de modifier le mode de liaison des éléments du travail entre eux.Quant à ces éléments du travail eux-mêmes,ils ont un caractère invariable,et forment en tant que tels la base de TOUT procès de travail,quelle que soit la forme historique de celui-ci.Pour tout procès de travail quel qu'il soit, depuis celui du tailleur de silex jusqu'à celui de l'ouvrier du complexe pétrochimique en passant par les types caractéristiques du paysan et de l'artisan,il faut qu'il existe trois éléments :

1. activité personnelle de l'homme,ou travail proprement dit.
2. objet sur lequel le travail agit.

(1) La pénétration du salariat à la campagne gênait également considérablement l'unité de production seigneuriale.Il arrive que les frais à déboursier en salaires et matériels soient presque aussi importants que le montant de la récolte.

3. Moyen par lequel il agit.

L'homme étant par définition un être pratique, et devant donc toujours se livrer à une activité productive, ces 3 éléments en eux-mêmes se présentent comme conditions invariables et 'naturelles' du procès de travail humain. Ce qui change, au cours de l'histoire, c'est le rapport de ces éléments entre eux. Il est conforme à la dialectique de dire que l'existence d'un moyen de travail et d'une activité sont des caractéristiques permanentes du procès de travail. Cela ne l'est plus dès lors qu'on remplace ces termes génériques par les termes "capital fixe" ou "prolétaire". Ceux-là sont des caractères historiques d'un procès de travail déterminé. Toute la généalogie des formes de production effectuée par Marx, reposait sur cette constatation que ce n'est pas l'unité naturelle de l'homme et des conditions de la production qui doit s'expliquer, mais au contraire leur séparation; d'où les recherches de Marx et Engels, non pas tant sur les sociétés primitives elles-mêmes que sur le moment de leur dissolution et les formes qui leur succèdent.

Le mouvement du capital a d'abord pour effet de séparer les éléments du procès de travail, notamment dans leurs déterminations objective et subjective, en arrachant au sujet travaillant les conditions de la production (= la terre, l'instrument, et les moyens de subsistance). La séparation dit Marx, apparaît comme la condition normale du mode de production capitaliste. Dans celui-ci, le paysan et l'artisan, que nous avons vu évoluer jusqu'ici en milieux pré-capitalistes, représentent a contrario et d'une manière marginale toute l'importance et la spécificité que revêt cette séparation. En effet, dans le cas du paysan et de l'artisan indépendants, une seule personne réunit les conditions qui dans le capital se voient doublement personnifiées.

"Le paysan (ou l'artisan) indépendant a une double personnalité. (1)

Comme possesseur des moyens de production, il est capitaliste; comme ouvrier, il est son propre travailleur salarié (...)

Dans notre cas, le producteur crée, certes, sa propre plus-value (à condition qu'il vende sa marchandise à sa valeur), alors que le produit ne matérialise que son propre travail, l'excédent de la valeur de son produit sur le prix moyen de son travail journalier n'est pas approprié par un tiers, un maître. Cet avantage, il ne le doit pas à son travail - qui ne le distingue pas des autres travailleurs - mais à la possession des moyens de production. C'est donc uniquement grâce à cette possession qu'il s'empare de son propre surtravail, et c'est ainsi qu'en tant que son propre capitaliste il se rapporte à lui-même comme travailleur salarié. (...)

L'artisan (ou le paysan) qui produit avec ses propres moyens se transforme peu à peu en un petit capitaliste qui exploite lui aussi le travail d'autrui sous peine de perdre ses moyens de production (ou de rester propriétaire nominal, comme dans l'hypothèque) et d'être transformé en travailleur salarié. Voilà où tend la société dans laquelle prédomine le mode de production capitaliste."

(Un chap. inédit du Capital; p.402 -Pléiade t.2)

Si, pour que le Mode de Production Capitaliste s'établisse, il faut que cette séparation soit déjà effectuée à une certaine échelle, par la suite il parachève ce procès en détruisant inexorablement les classes moyennes issues des formes de production pré-capitalistes, et en reproduisant à une échelle toujours plus large la séparation des travailleurs d'avec les moyens de production.

"Au fond du système capitaliste, il y'a donc la séparation radicale du producteur d'avec ses moyens de production. Cette séparation se

(1) Ici Marx fait abstraction de la rente foncière, laquelle fait intervenir un troisième personnage le propriétaire foncier. (cf. CouC N°2)

se reproduit sur une échelle progressive dès que le système capitaliste s'est une fois établi; mais comme celle-là forme la base de celui-ci, il ne saurait s'établir sans elle. Pour qu'il vienne au monde, il faut donc que, partiellement au moins, les moyens de production aient déjà été arrachés sans phrase aux producteurs, qui les employaient à réaliser leur propre travail, et qu'ils se trouvent déjà détenus par des producteurs marchands, qui eux les emploient à spéculer sur le travail d'autrui. Le mouvement historique qui fait divorcer le travail d'avec ses conditions extérieures, voilà donc le fin mot de l'accumulation appelée "primitive" parce qu'elle appartient à l'âge préhistorique du monde bourgeois."

(Capital I, 8 tome 3 E.S. souligné par nous)

Le premier acte par lequel le capital vient au monde est donc un acte négatif : il ne crée pas de nouvelles conditions de la production, mais dissout les anciennes. Il prive le travailleur de sa propriété et ceci d'une manière définitive. Ce mouvement au départ ne s'exerce que de manière sporadique, au sein des conditions anciennes de production. Il faut bien saisir comment dialectiquement, le capital est à la fois le produit d'un stade historique déterminé, et le propre producteur de ses conditions d'existence. L'apparition d'un capital est déjà elle-même le fruit d'un certain degré de séparation dans l'activité humaine entre valeur d'usage et valeur d'échange, industrie et commerce, production et circulation etc.. Puis, c'est au tour du capital lui-même d'accélérer l'oeuvre de dissolution, à la fois grâce à la force corrosive de l'argent qui dissout les liens naturels (= basés sur d'autres présupposés que les seuls liens économiques) les plus tenaces avec, au besoin, si ça ne suffit pas, l'aide des baïonnettes coloniales (Inde par exemple). Le système capitaliste est comme un monstre auto-reproducteur; une fois constitué comme mode de production dominant, il n'a plus besoin d'aide extérieure pour produire et reproduire sans cesse son propre procès.

Pour les économistes bourgeois, il faut pérenniser et éterniser le capital en montrant que celui-ci est un fait naturel, a-historique; il est vital au contraire pour la théorie communiste, de montrer comment le capital surgit dans l'histoire et de relier cette genèse à l'autre extrémité de l'arc historique : la destruction du Mode de Production Capitaliste. Si l'accumulation primitive est l'histoire de la formation des bases de la production capitaliste, par la suite c'est le capital lui-même qui reproduit ses bases sur une échelle toujours plus grande (dans la phase formelle il le fait en luttant contre les formes de production pré-capitalistes, alors que dans la phase réelle, il ne le fait plus qu'en luttant que contre ses propres contradictions.)

"L'accumulation du capital, fondement véritable du capital, présuppose par conséquent, la relation capital-travail salarié. Elle reproduit la séparation et la fixation de la richesse matérielle en face du travail sur une échelle toujours plus élargie."

(Capital III, 3 - in : Pléiade t.2 p.1028)

L'important est de bien voir qu'au cours de ce procès, le capital ne fait pas que se créer lui-même comme système achevé qui mettrait un terme à l'histoire selon le schéma économique bourgeois reproduit également dans la philosophie hégélienne (1), mais qu'il se crée de manière antagonique et en produisant matériellement les bases de la société qui lui succèdera. La saisie de la genèse du capital, c'est-à-dire de la transformation de conditions précapitalistes en conditions capitalistes de la production est vitale pour saisir tout cet arc historique du capital.

"On doit se rappeler que les forces productives ne sortent ni du néant ni de l'air, ni du sein de l'Idée qui s'engendre elle-même ./.

(1) "Hegel se place du point de vue de l'économie politique moderne." (Marx)

tout en se créant au cours du développement donné de la production, ils s'opposent à ce développement et aux rapports de propriété traditionnels légués par le passé. Si dans ce système bourgeois achevé, un rapport économique en suppose un autre sous la même forme de l'économie bourgeoise, de sorte que tout facteur posé est en même temps un présumé, c'est bien que tel est le cas pour tout système organique. Celui-ci, bien que totalité, a ses propres présumés, et son évolution vers la totalité consiste précisément en ce qu'il se subordonne tous les éléments de la société et crée ainsi les organes qui lui manquent. Le système devient ainsi historiquement une totalité, et ce devenir constitue un moment de son processus, de son développement." (Marx, Grundrisse-Pléiade 2 p.232)

La grande oeuvre du capital a été d'organiser les rapports sociaux de l'espèce humaine en une totalité. Quoique négativement, l'humanité est désormais socialisée et c'est au capital qu'on le doit. Le capital inaugure la première forme mondiale de production. Jusqu'à l'extrême fin du système féodal, l'unité des êtres humains entre eux se fait à un échelon réduit et mesquin (quoique dans ces étroites limites, ils puissent connaître une certaine grandeur, que le capital, par la suite dissout), les communautés rurales, ou même les villes, closes sur elles-mêmes regroupent les hommes, mais il n'y a pas de réseau de relations entre ces unités, sauf là où le commerce est déjà relativement développé. L'organisation sociale reflète le faible développement des forces productives. Même plus tard, lorsque le mode de production capitaliste dominait déjà largement la production sur le plan qualitatif, il subsistait des flots de production indifférents au mouvement de l'histoire isolés et autarciques. Mais ce mouvement balaye ces résidus qui, pour s'intégrer à la totalité sociale capitaliste doivent perdre leur caractère archaïque et subir à leur tour le procès de dissolution qui fut, globalement, à l'origine du capital. Quand aujourd'hui encore, mais de plus en plus rarement il est vrai, on découvre au fond d'une forêt équatoriale une tribu primitive qui a traversé l'histoire sans s'y intégrer, on ne peut même plus parler de phénomène social.

Considérer cette socialisation effectuée par le capital comme étant le grand mérite de celui-ci ne peut se faire que de notre point de vue à nous, communistes, c'est-à-dire en considérant que cette socialisation porte en elle-même les germes d'un système social supérieur qui est le communisme. Comme toujours dans nos travaux militants, ce n'est donc que comme étape que le capital est envisagé ici. Etape indispensable certes, mais grossie d'une histoire ultérieure qui ne sera plus celle de l'humanité divisée en classes antagoniques, mais celle de la Communauté humaine. La compréhension du capital dans sa phase de maturité (phase de soumission réelle du travail au capital), n'est donc pas description d'un moment de l'histoire du capital en tant que tel, mais compréhension d'un moment de l'histoire de l'espèce.

"Pour notre école, définir le capitalisme ne signifie pas définir une structure hors du temps, mais caractériser son avènement historique." (Bordiga)

C'est pourquoi en ce point précis, on peut saisir tout l'arc historique du capital vers son dépassement nécessaire, dans la mesure où la soumission réelle du travail au capital pose et développe les conditions matérielles et sociales pour le passage au communisme.

(Il faut préciser que, durant toute cette première partie, à laquelle est consacrée ce numéro, nous ne fournissons pas un véritable historique, mais un rappel théorique illustré historiquement. Il faut se garder de définir un développement "modèle" du capital, et le procès de dissolution des anciennes formes de production ne s'est pas passé de la même manière

dans toutes les régions du globe. Marx, puis les défenseurs de la théorie communiste ont à plusieurs reprises précisé qu'à coté de chaque grand type social de production, on peut compter des myriades de formes intermédiaires, hybrides etc... La généalogie de l'ensemble de ces formes (pures et impures) serait un travail extrêmement précieux pour l'oeuvre de restauration communiste.)

Dialectiquement, l'histoire avance par sauts qualitatifs. Il vient un moment où la quantité se transforme en qualité. Par exemple lorsque la scission entre l'homme et la terre opère à une échelle suffisamment importante on peut dire qu'on est entré dans l'ère capitaliste. Mais cela ne se réalise pas partout au même moment, ni de la même manière. Marx souligne le fait qu'il a fallu trois siècles (du XV^e au XVIII^e environ) pour que s'opère dans son entier, avec toutes les conséquences que cela implique, l'expropriation du cultivateur en Angleterre. Pourtant, bien avant le XVIII^e siècle apparaissent les premières manufactures. Bien avant cette date apparaissent déjà le fermier libre, le journalier salarié, figures typiques du MPC. Il y'a une différence entre le poids historique d'un phénomène, même embryonnaire ou partiellement réalisée, et la réalisation définitive et totale (qui d'ailleurs ne se produit pratiquement jamais) de ce même phénomène. Cela ne doit pas gêner notre compréhension historique des phénomènes fondamentaux, ni faire illusion sur l'importance de ceux-ci. Dans tous les cas, il est difficile d'établir une distinction tranchée par exemple entre ce qui ressort de l'accumulation primitive et ce qui ressort de la phase de soumission formelle du travail au capital. Considérant, après Marx l'accumulation dite primitive comme "préhistoire" du monde bourgeois, nous nous défendons d'en tracer les limites rigides dans le temps, ni surtout d'essayer d'y chercher des caractéristiques spécifiques. Il ne s'agit pas là d'un mode de production, transitoire, mais de l'établissement progressif du mode de production capitaliste, succédant au féodalisme. Nous datons globalement le Mode de production capitaliste (dans sa phase formelle) du XVI^e siècle.

"L'ordre économique capitaliste est sorti des entrailles de l'ordre économique féodal. La dissolution de l'un a dégagé les éléments constitutifs de l'autre." (Marx -Capital I, 8 ES t.3 p.155)

Nous cherchons donc à voir simplement dans cette phase l'émergence progressive des catégories du capital. Si nous distinguons méthodologiquement entre la dissolution de la forme de production féodale et la constitution du mode de production capitaliste, en revanche dans le mouvement historique réel, les deux phénomènes s'imbriquent étroitement, sous leur double aspect négatif et positif.

1.2.2. L'expropriation du producteur immédiat.

"Quant au travailleur, au producteur immédiat, pour pouvoir disposer de sa propre personne, il lui fallait d'abord cesser d'être attaché à la glèbe ou d'être inféodé à une autre personne; il ne pouvait non plus devenir libre vendeur de travail, apportant sa marchandise partout où elle trouve un marché, sans avoir échappé au régime des corporations, avec leurs maîtrises, leurs jurandes, leurs lois d'apprentissage etc... Le mouvement historique qui convertit les producteurs en salariés se présente donc comme leur affranchissement du servage et de la hiérarchie industrielle. De l'autre coté, ces affranchis ne deviennent vendeurs d'eux-mêmes qu'après avoir été dépouillés de tous leurs moyens de production et de toutes les garanties d'existence offertes par l'ancien ordre des choses. L'histoire de leur expropriation n'est pas matière à conjecture : elle est écrite dans les annales de l'humanité en lettres de sang et de feu indélébiles." (idem. p.155)

Adam Smith, lui, voit dans la violence un manquement aux lois naturelles de l'économie politique et un phénomène extérieur au déroulement du procès économique qui serait par nature pacifique, légal etc... Que, historiquement, les grandes richesses se constituent par pillage, vol, exactions diverses, usure éhontée, crime etc... est un fait que l'économie politique n'explique pas et ne peut pas expliquer car il constitue une grave entorse aux sacro-saintes lois de l'échange. Marx nous montre plaisamment, aux premières pages de la 8^e section du livre I du Capital, comment, selon l'économie politique, s'explique l'accumulation primitive : de manière moraliste bien sûr. Voici comment : d'un côté il y'a ceux qui travaillent, ne ménagent pas leur sueur, et persévèrent dans l'épargne jusqu'à accumuler un trésor entre leurs mains, et d'un autre côté, il y'a ceux qui tiennent le rôle de la cigale et qui, à force de gogaiiller et de nocer toute la Sainte-Journée se retrouvèrent un beau matin "fort dépourvus" et fort marris!. La vertu étant toujours récompensée et la nature toujours triomphante, les seconds remboursèrent donc les quelques moments de bon temps qu'ils avaient pu se payer en aliénant indéfiniment leur force de travail aux premiers. Quod erat demonstrandum!

Encore que :

"Dans les annales de l'histoire réelle, c'est la conquête, l'asservissement, la rapine à main armée, le règne de la force brutale qui l'a toujours emporté. Dans les manuels béats de l'économie politique, c'est l'idylle au contraire qui a de tous temps régné. A leur dire il n'y eut jamais, l'année courante exceptée, d'autres moyens d'enrichissement que le travail et le droit. En fait, les méthodes de l'accumulation primitive sont tout ce qu'on voudra, hormis matière à idylle." (Marx -Capital I, 8 p.154 ES t.3)

Le rôle de la violence n'est pas le même dans les deux phases de la production capitaliste. Dans la phase formelle, à la violence inhérente au procès d'exploitation se superpose nécessairement une violence politique ouverte incarnée par l'Etat, dans le but de soutenir un mode de production capitaliste qui n'est pas encore affermi sur ses bases propres. Par la suite, dans la phase réelle, ce qui devait être imposé par la force concentrée et organisée de la société se reproduit "naturellement" sous l'action même de la production capitaliste. Cela explique que, bien que la domination sur la classe (et le totalitarisme du capital sur l'ensemble de la société) devienne de plus en plus vital pour le capital, il lui est en même temps devenu possible de l'appliquer dans toute sa rigueur sans recourir systématiquement, bien au contraire, à la violence ouverte de l'Etat. Cela n'exclue pas, bien au contraire, que les Etats s'arment jusqu'aux dents et deviennent de véritables accumulateurs chargés de violence, prêts à se décharger contre tout ce qui pourrait perturber l'ordre social capitaliste.

"Ce n'est pas assez que d'un côté se présentent les conditions matérielles du travail, sous forme de capital, et de l'autre des hommes qui n'ont rien à vendre, sauf leur puissance de travail. Il ne suffit pas non plus qu'on les contraigne par la force à vendre volontairement. Dans le progrès de la production capitaliste, il se forme une classe de plus en plus nombreuse de travailleurs qui, grâce à l'éducation, la tradition, l'habitude, subissent les exigences du régime aussi spontanément que le changement des saisons. Dès que ce mode de production a acquis un certain développement, son mécanisme brise toute résistance; la présence constante d'une surpopulation relative maintient la loi de l'offre et de la demande du travail et, partant le salaire, dans des limites conformes aux besoins du capital, et la sourde pression des rapports économiques achève le despotisme du capitaliste sur le travailleur. Parfois on a bien encore recours à la contrainte, à l'emploi de la force brutale, mais ce n'est que par exception. Dans le cours ordinaire des choses, le travailleur peut./.

être abandonné à l'action des "lois naturelles" de la société, c'est-à-dire la dépendance du capital, engendrée, garantie et perpétuée par le mécanisme même de la production. Il en est autrement pendant la genèse historique de la production capitaliste. La bourgeoisie naissante ne saurait se passer de l'intervention constante de l'Etat; elle s'en sert pour "régler" le salaire, c'est-à-dire pour le déprimer au niveau convenable, pour prolonger la journée de travail et maintenir le travailleur lui-même au degré de dépendance voulu. C'est là un moment essentiel de l'accumulation primitive." (Capital I, 8 ES t.3 p.179) (1)

Aussi pour le moment, nous ne nous attachons pas tant à étudier les influences purement économiques (rôle dissolvant de l'argent etc..) qui préparent l'expropriation des cultivateurs, qu'à examiner les "leviers appliqués pour en précipiter violemment la marche." (Marx)

Alors qu'en France, le mouvement de rachat de leur liberté par les serfs s'accompagne d'une accession à la propriété héréditaire de la terre, en Angleterre au contraire, où le servage disparaît vers la fin du XVI^e siècle, la tenure resta un bien temporaire et sans garantie. Ainsi les petits paysans (dont se composait en majorité la population au XV^e siècle) moins bien enracinés, purent-ils être beaucoup plus facilement expulsés de leur terre. Cela explique, parmi d'autres facteurs, la radicalité du procès d'accumulation dite primitive en Angleterre. Car pour le capital, il ne suffit pas que les paysans cessent d'être serfs de la glèbe, ce qui permet le plus souvent la formation d'une petite propriété rurale diffuse, il faut surtout que ces petits paysans eux-mêmes soient arrachés à leur terre et deviennent des salariés. Le capital appuie donc toute mesure qui prive les petits paysans de leur terre. Ceux-ci furent donc chassés et leurs maisons furent rasées.

Le but des grands propriétaires fonciers était de s'approprier les terres communales, dont l'institution était restée vivace tout au long du féodalisme. Ils y parvinrent au cours du XV^e, puis XVI^e siècle, mais à partir du XVIII^e siècle, leur action se renforça en trouvant un appui légal, et ces exactions cessèrent d'être des épisodes individuels pour devenir une véritable politique, menée par l'Etat avec un arsenal de lois coercitives.

En 1867, dans le Capital, Marx écrit que seule l'Angleterre a vu se réaliser de manière radicale l'expropriation des cultivateurs. Bien qu'il y fallut trois siècles, elle fut menée tambour battant, et la petite paysannerie libre n'y a connu à peu près qu'un siècle d'existence pacifique. Par contre dans d'autres pays comme en France ou en Allemagne, il

(1) Deux cents ans après Smith, Monsieur Lefèbvre (Henri) se conduit en véritable philistin, mais à la différence de Smith, l'ignorance est ici de rigueur. En effet, grâce aux méthodes modernes de lecture rapide, M^r Lefèbvre (Henri), a pu voir que :

"Marx lui-même n'a perçu la violence que distincte de l'économique, comme piraterie. L'inhérence de la contrainte au processus économique n'a été conçue que partiellement (encore qu'Engels ait sur ce point complété Marx). D'où un certain économisme dans la théorie de l'accumulation du capital." (De l'Etat tome 3 p.88)

Le mieux pour M^r Lefèbvre (Henri) serait de retourner à son alphabet, et d'ici une trentaine d'années, quand il aura appris à lire et copié 500 fois cette page de Marx :

"LA FORCE EST L'ACCOCHEUSE DE TOUTE VIEILLE SOCIETE EN TRAVAIL.

LA FORCE EST UN AGENT ECONOMIQUE." (Capital I, 8 pl. I p.1213)

...il pourra s'abonner au journal de Mickey.

y'eut un décalage historique nettement plus grand entre l'abolition du servage et l'expropriation des cultivateurs. Ce n'est pas la première qui crée le prolétaire, mais la seconde.

En France par exemple, le processus n'accusait pas le même caractère intégral qu'en Angleterre. La Révolution de 89 consolida le lien paysan à la terre, en lui redonnant accès à la propriété de celle-ci de manière solide et durable. Ceci greva d'un retard très lourd le développement du mode de production capitaliste sur le territoire Français, et introduisit aussi un terrible facteur de conservatisme social avec la présence d'une petite paysannerie réactionnaire sur laquelle la bourgeoisie pouvait s'appuyer pour manoeuvrer contre la classe révolutionnaire du prolétariat des villes. Marx avait bien raison de dire que cette paysannerie française formait la base sociale du bonapartisme, après le coup d'Etat contre-révolutionnaire du 2 Décembre 1851.

"Les paysans parcellaires constituent une masse énorme dont les membres vivent tous dans la même situation, mais sans être unis les uns aux autres par des rapports variés. Leur mode de production les isole les uns des autres, au lieu de les amener à des relations réciproques. Cet isolement est encore aggravé par le mauvais état des moyens de communication en France et par la pauvreté des paysans. L'exploitation de la parcelle ne permet aucune division du travail, aucune utilisation des méthodes scientifiques, par conséquent aucune diversité de développement, aucune variété de talents, aucune richesse de rapports sociaux. Chacune des familles paysannes se suffit presque complètement à elle-même, produit directement elle-même la grande partie de ce qu'elle consomme et se procure ainsi ses moyens de subsistance bien plus par un échange avec la nature que par un échange avec la société. La parcelle, le paysan, la famille; à côté une autre parcelle, un autre paysan et une autre famille. Un certain nombre de familles forment un village et un certain nombre de villages un département. Ainsi la grande masse de la nation Française est constituée par la simple addition de grandeurs de même nom, à peu près de la même façon qu'un sac rempli de pommes de terre forme un sac de pommes de terre. Dans la mesure où des millions de familles paysannes vivent dans des conditions économiques qui les séparent les unes des autres et opposent leur genre de vie, leurs intérêts et leur culture à ceux des autres classes de la société, elles constituent une classe. Mais elles ne constituent pas une classe dans la mesure où il n'existe entre les paysans parcellaires qu'un lien local et où la similitude de leurs intérêts ne crée entre eux aucune communauté, aucune liaison, ni aucune organisation politique."
(Marx- Le 18 Brumaire. Es p.127 souligné par nous)

Dès lors que seulement une similitude d'intérêts "réunit" la paysannerie Française; que celle-ci vit de manière morcelée, sans plus entretenir de relations communautaires, il n'y a plus qu'une chose qui insère le paysan dans un réseau de relations sociales, et c'est une chose importante : sa propriété de la terre. Ce dernier lien une fois rompu, c'est l'ensemble du lien social qui se trouve dissous et le paysan se transforme en sans-réserves. Ainsi la France subissait un grand retard social même lorsqu'elle connaissait l'unité nationale et politique sous l'égide de la bourgeoisie capitaliste, laquelle, par peur du prolétariat (surtout après la Commune de Paris), freinait l'expansion du capital et la prolétarisation. En Allemagne, où par le contre-coup de la révolution de 89 et des révolutions de 1830 et 1848 progressait l'émancipation de la paysannerie, Engels observe également un immense retard dans le développement économique et la transformation capitaliste de l'agriculture.

"Mais voici le comble : ces nouveaux paysans libres, dont on a tant rogné les biens et les ailes, on les vit apparaître en Allemagne ./.

-ou tout arrive trop tard- à une époque où non seulement l'économie rurale scientifique, mais encore les toutes récentes machines agricoles faisaient de la petite exploitation un mode d'exploitation archaïque, dépassé, et qui désormais n'était plus viable. Tout comme la filature et le tissage mécanique avaient condamné le rouet et le métier à main, ces nouvelles méthodes de production agricole doivent irrémédiablement causer la perte de l'économie rurale parcelleuse et la remplacer par la grande propriété foncière, à condition qu'on leur en laisse le temps.

Car déjà un rival trop puissant fait peser sa menace sur l'agriculture européenne dans son ensemble : c'est, telle qu'elle se présente en Amérique, la production de céréales en masse. Et ce ne sont ni nos petits paysans endettés, ni nos gros propriétaires fonciers également criblés de dettes qui sont en mesure d'engager la lutte contre ces terres que la nature elle-même a créées pour le labour, fumées depuis de longues années et qu'on peut acheter à un prix dérisoire. Le mode européen d'exploitation agricole, sous tous ses aspects, succombe devant la concurrence américaine. L'agriculture en Europe ne reste possible que si elle est pratiquée collectivement et pour le compte de la société. Telles sont les perspectives offertes à nos paysans. Et l'apparition d'une classe de paysans libres, bien qu'étiolée, est appréciable en ce sens qu'elle a placé le paysan dans une situation telle qu'il peut se tirer lui-même d'affaire - avec l'appui de son allié naturel : l'ouvrier - dès qu'il voudra comprendre comment il peut le faire." (Origine de la famille... p. 322-323)

Il nous faut donc revenir à l'Angleterre pour voir comment se déroule dans toute sa radicalité et dans toute son horreur l'expropriation de la paysannerie.

Au départ les grands seigneurs furent les principaux auteurs de cette expropriation et jouèrent un rôle plus important que le pouvoir bourgeois lui-même par le licenciement des suites seigneuriales et l'accaparement des terres communales, dont le serf était co-possesseur.

"En guerre ouverte avec la royauté et le Parlement, les grands seigneurs créèrent un prolétariat bien autrement considérable en usurpant les biens communaux des paysans et en les chassant du sol, qu'ils possédaient au même titre féodal que leurs maîtres."

(Capital I, 8, Pléiade t. 2 p. 1173)

Avec le développement des manufactures de laine en Flandre et sur le continent, le prix de la laine haussa et à cette époque l'élevage s'avérait beaucoup plus rentable que la culture du sol. Un troupeau de moutons rapportait par exemple un taux de profit de 100% ce qui est loin d'être le cas avec la culture des céréales. Aussi, afin d'étendre à tous prix les pâturages, les féodaux se livrèrent à des actes de violence sans merci pour s'emparer du plus de terres possible. Pour ce faire, ils enfrenaient toutes les lois, aussi l'Etat essaya-t-il au départ, mais de manière tout à fait inefficace de s'opposer à leurs exactions. Malgré cela, la classe travailleuse fut précipitée de son âge d'or dans son âge de fer. Ce n'est que peu à peu, que l'Etat commence à prendre en charge les intérêts de la bourgeoisie. Ici, nous nous trouvons dans une époque encore de transition (au cours du XV^e siècle), et les intérêts du pouvoir royal (Etat) et ceux des capitalistes ne coïncident pas forcément. La férocité propre à l'expansion capitaliste se manifeste d'abord dans les faits avant de recevoir une sanction officielle dans les lois. Mais le mouvement du capital renverse pratiquement toutes les législations qui tentent de le freiner. Les lois voulaient conserver au paysan quelques acres de terre et le maintenir en possession de sa parcelle, or ce qu'il fallait au mode de production capitaliste, c'était au contraire la condition servile des masses, leur transformation en mercenaires et la conversion de

leurs moyens de travail en capital (cf. Capital I, 8 p. 1180).

L'étape suivante dans le mouvement d'expropriation fut liée à la Réforme. Tous les biens qui appartenaient à cette époque à l'Eglise Catholique (autrement dit la majeure partie du sol Anglais) lui furent arrachés et tous ceux qui résidaient sur ses terres (tenanciers héréditaires, serfs, miséreux vivant de la charité des couvents) furent dépossédés de tout et jetés sur le pavé, transformés en prolétaires.

Un troisième moment fut l'attaque de la petite paysannerie libre ou yeomanry. Celle-ci disparaît au milieu du XVIII^e siècle et cette attaque fut menée par la nouvelle aristocratie foncière, à laquelle s'alliait la bourgeoisie capitaliste dans le but de faire de la terre un article de commerce, d'augmenter leur approvisionnement en prolétaires campagnards, d'étendre le champ de la grande agriculture. (cf. Capital I, 8 p. 1180)

Les capitalistes s'emparèrent de la propriété publique (domaine royal) et de la propriété communale, ancienne institution germanique qui avait traversé tout le Moyen-Age.

Au XVIII^e siècle, la loi elle-même devient instrument de spoliation. On édicta des décrets grâce auxquels les propriétaires fonciers s'approprient les terres communales (mouvement des enclosures, clotûre des terres communales). L'entrée dans l'ère capitaliste s'accompagne d'une massive paupérisation.

"La spoliation des biens d'Eglise, l'aliénation frauduleuse des domaines de l'Etat, le pillage des terrains communaux, la transformation usurpatrice et terroriste de la propriété féodale ou même patriarcale ne propriété moderne privée, la guerre aux chaumières, voilà les procédés idylliques de l'accumulation primitive. Ils ont conquis la terre à l'agriculture capitaliste, incorporé le sol au capital et livré à l'industrie des villes les bras dociles d'un prolétariat sans feu ni lieu." (Capital I, 8 pléiade tome 1 p. 1192)

C'est au cours de ces siècles mouvementés que s'effectue d'une manière progressive, la genèse du fermier capitaliste. Il existe au XVI^e siècle une classe aisée de fermiers capitalistes, lesquels ont profité d'une hausse des prix qui s'est traduite par une baisse du salaire réel et une diminution des rentes.

En conclusion, l'expropriation de la population campagnarde, comme phénomène de l'accumulation primitive amène les faits suivants :

1°/ arrivée dans les villes de masses de prolétaires non soumis aux règles du milieu corporatif, c'est-à-dire exempts de tout le poids des traditions qui entravaient le développement capitaliste.

2°/ accroissement de la productivité du travail agricole malgré et même grâce à la raréfaction des forces de travail employées dans l'agriculture. Ceci parce qu'en même temps, il y'a introduction des méthodes capitalistes.

3°/ Transformation d'une partie des produits immédiats (moyens de subsistance) du travail agricole en marchandises, et de l'autre partie (matières premières destinées à l'industrie) en capital constant.

4°/ Création d'un marché intérieur capitaliste, le paysan achetant désormais lui-même les produits de son propre travail, devenus marchandises.

"C'est ainsi que l'expropriation des paysans, leur transformation en salariés amène l'anéantissement de l'industrie domestique des campagnes, le divorce de l'agriculture d'avec toute sorte de manufacture." (Capital I, 8 p. 1209 pléiade tome 1)

Mais, comme nous le verrons par la suite, sur la base du régime manufacturier lui-même, c'est-à-dire sur la base de la soumission formelle, il se recrée une frange de petits cultivateurs, quoique de plus en plus miséra-

bles (1). Ce n'est qu'avec la machine et la grande industrie, avec le passage au capital pleinement développé dans la phase réelle que le capital parvient à tendre du mieux qu'il peut vers son "modèle" de mode de production à trois classes, et à éliminer de manière radicale, sauf quelques résidus, le petit paysan.

"C'est la grande industrie seule qui, au moyen de machines fonde l'exploitation agricole capitaliste sur une base permanente, qui fait radicalement exproprier l'immense majorité de la population rurale et consomme la séparation de l'agriculture d'avec l'industrie domestique des campagnes, en en extirpant les racines - le filage et le tissage." (p. 1210)

Lorsque le paysan travaille sur son champ, il est soumis à une série de contraintes qui sont encore en grande partie naturelles. D'une part la relation qu'il entretient avec le seigneur est de caractère personnel; d'autre part elle n'influe pas sur le procès de travail proprement dit. Celui-ci se déroule de la même manière, avec les mêmes outils etc... dans le cas du serf et du paysan libre. Le travail suit le rythme saisonnier et tout ardu qu'il soit, la discipline qu'il impose est inhérente à ce rythme: on dort plus l'hiver que l'été etc...

Par contre, avec le système capitaliste, quand il s'agit de mettre au travail la masse de sans-réserve née au cours de la phase d'accumulation primitive, on a affaire à une contrainte extérieure, sociale. La férocité des procédés mis en oeuvre tient au fait qu'il fallait mettre au pas toute une population qui n'avait encore jamais connu ce type de discipline. Il faut bien mesurer combien l'établissement du travail salarié au sein de nations entières a nécessité d'énergie de la part du capital et de l'Etat. Non seulement le capital avait réduit les travailleurs à l'état de vagabonds et de mendiants car il n'avait pas simultanément développé suffisamment de nouvelles structures pour les accueillir, mais encore, il leur fit payer cher le fait de les avoir lui-même réduits à cette condition.

"La création du prolétariat sans feu ni lieu - licenciés des grands seigneurs féodaux et cultivateurs victimes d'expropriations violentes et répétées - allait nécessairement plus vite que son absorption par les manufactures naissantes. D'autre part ces hommes brusquement arrachés à leurs conditions de vie habituelles ne pouvaient se faire aussi subitement à la discipline du nouvel ordre social. De là, vers la fin du XV^e siècle et pendant tout le XVI^e, dans l'ouest de l'Europe, une législation sanguinaire contre le vagabondage. Les pères de la classe ouvrière actuelle furent chatiés d'avoir été réduits à l'état de vagabonds et de pauvres. La législation les traita en criminels volontaires; elle supposa qu'il dépendait de leur libre arbitre de continuer à travailler comme par le passé, et comme s'il n'était survenu aucun changement dans leur condition."

(Capital I, 8 - Es tome 3 p. 175)

De tous cotés, on édicta des lois draconiennes contre le vagabondage, et l'Europe se couvrit de potences et de piloris. Une chose est certaine : par

(1) On distingue les manufactures comme premières entreprises du MPC, de la manufacture en général, désignant par là l'ensemble des travaux effectués à partir d'outils et n'ayant pas directement pour but la production de subsistances agricoles. Lorsqu'on parle de dissolution du travail manufacturier dans les campagnes, cela veut précisément montrer que pour qu'apparaissent les unités manufacturières capitalistes, il fallait d'abord séparer puis dissoudre, au sein des campagnes elles-mêmes, le travail manufacturier archaïque effectué conjointement au travail de la terre.

eux-mêmes, les expropriés n'avaient aucune envie d'aller s'embastiller chez les capitalistes pour y travailler. Ils préféraient la misère, le vol, et la rapine. Bref, non disciplinés qu'ils étaient par l'exploitation capitaliste, ils préféreraient encore crever de faim. Mais le capital, lui préférerait les voir productifs :

"Au cours des 150 ans suivant le règne de Henri VII, les annales de la législation anglaise contiennent en lettres de sang les mesures de contrainte employées pour transformer la masse de la population devenue libre et privée de propriété en libres travailleurs salariés. La suppression des suites féodales, la confiscation des biens de l'Eglise, l'abolition des jurandes et la confiscation de leur propriété la dispersion violente de la population campagnarde par la transformation des terres arables en pâturages, la division des biens communaux etc... firent du travailleur une simple force de travail. Pourtant, cette masse préférerait -et pour cause- le vagabondage, la mendicité etc... au travail salarié : il fallut donc l'y habituer par la force. La même chose se répète lors de l'introduction de la grande industrie et des fabriques mues par des machines."

(Grundrisse -10/18 tome 4 p.43)

En Espagne Pierre I^{er}, en France Jean le Bon introduisirent en 1351 des législations contre le vagabondage, le vol et la mendicité. Ordre fut donné aux oisifs de toutes sortes de gagner leur vie en se consacrant à un métier. Faute de quoi, un individu trouvé sans emploi était la première fois condamné à 4 jours de prison, la deuxième fois mis au pilori, la troisième fois condamné à proscription et marqué au fer rouge.

C'est effectivement au fer rouge que fut marquée la classe ouvrière tout entière. On l'estampilla : classe salariée. LA CLASSE OUVRIERE EST FORMEE PAR LA FORCE, DISCIPLINEE PAR LA VIOLENCE ET LA TERREUR. La terreur est ainsi l'une des premières conditions de vie du prolétariat. Il est absurde de dire que dans la révolution communiste le prolétariat pourrait faire l'économie de sa terreur à lui, sous prétexte qu'il porte en lui le communisme qui ouvrira une ère sans violences sociales, sans terreur, sans guerre, une ère de fraternité pour toute l'humanité.

Eugène Dühring ne serait donc pas mort sous les coups du vieil Engels, qui le ridiculisait en ces termes ?

"C'est dans les soupirs et les gémissements qu'il admet que la violence soit peut-être nécessaire pour renverser le régime économique d'exploitation, -par malheur! Car tout emploi de la violence démoralise celui qui l'emploie."

Nous voyons bien, ici, comment le capital est un être en perpétuel mouvement. Dès qu'il trouve une assise solide au sein de la société, il n'a de cesse de bouleverser ses propres conditions de production pour rationaliser de plus en plus son mode d'être et favoriser au maximum l'extraction de plus-value. Avec les chapitres suivants nous allons voir comment il y parvient au cours de métamorphoses successives, tout comme c'est par la métamorphose que la chrysalide devient papillon.

Au départ, le capital trouve dans la circulation tous les éléments (moyens de subsistance, matières premières, outils, travail vivant etc..) nécessaires à son procès, mais ceux-ci n'ont pas encore le caractère de capital. En dissolvant les rapports qui relient entre eux tous ces éléments au sein d'un mode de production antérieur, le capital les organise selon ses propres finalités. Dès lors, la base d'un nouveau mode de production est donnée. Sur cette base, le capital tend à se diffuser comme totalité, c'est un être doué de propagation. Celle-ci se fait selon une rationalité propre au capital, lequel tend à élargir sans cesse les frontières de la production capitaliste et mercantile, entraînant dans son orbite les formes de production archa-

iques, et les dissolvant et les intégrant dans la sphère capitaliste. Rosa Luxemburg montrait très bien comment le capital connaît plusieurs étapes dans son mouvement d'accumulation et au cours de celui-ci élimine les béquilles qui lui ont un temps été utiles, pour créer sans cesse une base toujours plus adéquate à son être.

"L'histoire du fermier nous introduit elle-même dans la deuxième phase de l'accumulation capitaliste, dont elle est une illustration exemplaire. Le capitaliste combat et repousse partout l'économie naturelle, la production pour la satisfaction des seuls besoins domestiques, la combinaison de l'agriculture avec l'artisanat et leur substitue l'économie marchande simple. Il a besoin de l'économie marchande comme débouché pour sa propre plus-value. La production marchande est la seule forme générale sous laquelle puisse se développer le capitalisme. Mais dès que l'économie marchande s'est installée sur les ruines de l'économie naturelle, le capital lui déclare la guerre. Le capitalisme entre en concurrence avec l'économie marchande; après l'avoir fait surgir, il lui dispute les moyens de production, la main d'oeuvre et les débouchés. Tout d'abord il s'agissait d'isoler le producteur, de l'arracher aux liens producteurs de la communauté, puis de séparer l'agriculture de l'artisanat; à présent le capitalisme se donne pour but de séparer le petit producteur de marchandises de ses moyens de production."

(L'Accumulation du Capital - Maspéro p.71)

Précisément pour cette raison que le capital est en perpétuel mouvement d'accroissement et de rationalisation, on ne peut séparer rigidement les étapes de son développement et instaurer métaphysiquement une répartition des faits : ici ce qui ressort de l'accumulation primitive, là ce qui ressort de la phase formelle. L'accumulation primitive recouvre plutôt le capital balbutiant, qui surgit des formes antérieures. Mais le capital, en niant s'établit, et il s'établit sur la base de ce qui est nié. La phase formelle est elle-même destinée à être dépassée.

1.3 : LA GENESE DU CAPITAL

Si la genèse du fermier se fait de manière graduelle, il n'en va pas de même pour le capitaliste industriel. A la campagne, la complexité des rapports féodaux avec leurs multiples liens et formes de vasselage et de suzeraineté, avaient produit des types de paysans assez divers. De ce fait, leurs situations diverses après l'émancipation du servage conduisaient spontanément à une différenciation notoire des richesses et des conditions d'existence. Malgré, ou plutôt à cause de l'appauvrissement de la population des campagnes, il se constitua lentement au cours des siècles, une classe importante de fermiers riches.

Dans l'industrie, le processus n'est pas du tout le même. En effet, au départ, dans l'artisanat de type corporatif, il n'y a qu'une faible différence de condition entre le maître et le compagnon. La domination du maître n'est guère liée à une puissance économique au sens moderne (possession de capital), mais au fait qu'il possède plus d'expérience, qu'il a hérité de la maîtrise, qu'il possède un fonds etc... mais l'écart économique n'est pas très significatif.

"L'enfance de la production capitaliste offre, sous plus d'un aspect, les mêmes phases que l'enfance de la cité au Moyen-Age, où la question de savoir lequel des serfs évadés serait maître et lequel serviteur, était en grande partie décidée par la date plus ou moins ancienne de leur fuite." (Capital I)

En d'autres termes, le point de départ se situait à un niveau si peu élevé qu'on ne peut assister à un écart très grand. Sur la base du métier, le maître ne parvient que très rarement à accumuler une richesse telle que cela lui confère la possibilité de se soumettre le compagnon autrement qu'en vertu de conditions qui apparaissent naturellement liées à son état (savoir-faire, maîtrise etc..)

La détérioration de ces rapports, et l'antagonisme croissant entre maîtres et compagnons qu'on observe au cours du XV^e siècle en gros, n'est pas due à une évolution progressive de l'artisanat vers une industrie de type capitaliste, mais au contraire à son dépérissement et à son impossibilité en tant que tel, de se dépasser vers une forme d'activité supérieure. Etouffé par les règles corporatives, l'artisanat médiéval était incapable de s'adapter et de se transformer. Il était concentré en milieu urbain et inadapté à l'accroissement du marché qu'on observe à cette époque. Par sa structure même, l'artisanat s'attache à la qualité du produit, il ne produit pas en grand, mais pour les clients qu'il connaît etc... bref il est centré sur la valeur d'usage. L'artisan n'a pas le sens du profit et pratique une comptabilité tout à fait rudimentaire. Mais déjà à cette époque l'artisanat a aussi à lutter contre la concurrence de formes embryonnaires de travail capitaliste -Verlagsystem, domestic system-. Les villes se fermaient aux produits extérieurs. On interdit l'implantation d'ateliers dans un certain périmètre autour des villes. C'est pourquoi, nous y reviendrons, ce n'est pas dans les vieilles villes que se développe la production capitaliste, mais d'abord à la campagne, puis dans des villes nouvelles qui s'engendraient sur la base même de la production capitaliste.

A cause de cette situation défavorable sur le plan économique (faibles débouchés, concurrence des premiers ateliers capitalistes, etc...) l'artisanat se vit obligé de renforcer les statuts du métier et de modifier, en les rendant draconiennes, les règles d'accès à la maîtrise. De plus en plus celle-ci devient héréditaire, les valets n'ont plus aucune chance de devenir maîtres; on limite le nombre de valets et de compagnons; on fixe autoritairement la répartition des outils, matières premières etc... les compagnons licenciés se mettent à voyager pour trouver du travail, et se regroupent. En ce sens, il y a effectivement nette détérioration des rapports entre compagnons et artisans. Mais cette détérioration, pour la plus grande part, n'est pas due au fait que l'artisan s'enrichisse aux dépens du compagnon. Au contraire, produit d'une situation de crise, cette situation n'est pas plus favorable à l'artisan, qui s'appauvrit lui aussi. Mais il conserve cette "richesse" qui n'est pas du capital : le fait d'être son propre maître, d'être maître des conditions de la production, etc...

En retour on eut l'organisation des compagnons par corporations, pour défendre leurs intérêts menacés. Mais ces intérêts n'étaient menacés par les maîtres que parce que les intérêts des maîtres eux-mêmes étaient menacés par le capital. Ce n'est pas sur la base de l'artisanat que surgit le capital; au contraire, il lui faudra le balayer. Les formes qui donnent brusquement naissance au capital industriel sont autres. Il s'agit de deux formes léguées par le Moyen-Age, mais qui existent également antérieurement : le capital usuraire et le capital marchand. Seulement voilà : tant qu'existent la corporation et la propriété féodale, aucune de ces formes ne peut se convertir en capital industriel.

"La constitution féodale des campagnes et l'organisation corporative des villes empêchaient le capital-argent, formé par la double voie de l'usure et du commerce, de se convertir en capital industriel."

(Capital I, 8 - Pléiade I, p. 1212)

Ce sont ces formes que Marx appelle "anté-diluviennes", que nous allons présenter maintenant.

1.3.1 Le capital usuraire.

Ce qui caractérise le capital usuraire, est qu'il ne s'immisce pas au sein du procès de production, il reste en dehors, aux deux issues de celui-ci; en amont en fournissant les moyens pour qu'il s'accomplisse (instruments, matières premières etc...), en aval, en s'emparant des profits, sous forme d'intérêts. Il y'a un mouvement dialectique qui fait que le capital usuraire, quoique surgi de l'étiollement de l'ancien mode de production, a en retour pour effet d'accroître cet étiollement et sa dissolution. (Toutefois ce qui distingue cette forme primitive du capital de ses formes développées est qu'ici il y'a dissolution du mode de production antérieur, mais celle-ci n'est pas révolutionnaire, car elle ne produit pas les conditions d'un dépassement.) Il y'a là seulement un facteur qui entrave et étiole l'ancien procès de production. En Inde par exemple, on avait simplement le capital usuraire qui s'était développé sur la base locale. Mais l'oeuvre révolutionnaire du capital proprement dit ne fut accomplie qu'avec la conquête anglaise.

"Sous la forme où le capital usuraire s'approprie effectivement tout le surtravail du producteur immédiat, sans transformer le mode de production; où la propriété ou la possession des moyens de travail par les producteurs - et la production sur une échelle réduite qu'elles impliquent - en sont la condition essentielle; où donc le capital ne domine pas directement le travail, et ne l'affronte pas en tant que capital industriel : ce capital usuraire, dis-je, ruine ce mode de production et paralyse les forces productives au lieu de les développer. En même temps, il perpétue ces conditions misérables où la productivité du travail ne se développe pas aux frais du travail lui-même, comme c'est le cas dans la production capitaliste. Ainsi, l'usure, d'une part, exerce une action destructrice sur la richesse et la propriété antiques et féodales. D'autre part, elle sape et ruine la petite production paysanne et artisanale, bref, toutes les formes où le producteur est encore propriétaire de ses moyens de production. Dans la production capitaliste évoluée, le travailleur ne possède pas les conditions de production, le champ qu'il cultive, la matière première qu'il façonne etc... Mais cette aliénation du producteur par rapport aux moyens de production correspond ici à un bouleversement réel dans le mode de production lui-même. Les travailleurs isolés sont groupés dans de grands ateliers où les activités sont parcellaires et entrelacées; l'outil se transforme en machine. C'est le mode de production lui-même qui ne permet plus l'éparpillement des instruments de production - compatible avec la petite propriété - pas plus qu'il ne permet l'isolement du travailleur. Dans l'économie capitaliste, l'usure ne peut plus séparer le producteur de ces conditions de production, car la séparation est désormais accomplie."
(Capital III, 5 - Pléiade tome 2 p. 1269)

Nous avons vu le rôle dissolvant qu'exerçait le besoin d'argent dans l'économie rurale, en ce qui concerne le seigneur. Mais, plus important, le producteur lui-même a, au cours du 13^e siècle, de plus en plus de besoins en argent, notamment à cause du passage des prestations en nature à celles en argent, et aussi à cause de l'essor de la fiscalité. Or, pour peu que le paysan possédât quelque chose, bien entendu, cela prenait pour la plus grande part une forme d'usage : sa terre d'abord, puis le bétail, les outils, la maison. Lorsque le paysan avait besoin d'argent pour poursuivre le procès de production, il faisait appel aux usuriers Lombards ou Juifs qui, dans les campagnes prêtaient en anticipant sur les gains de la future moisson. Facteur d'endettement, l'usure agit comme "parasite du mode de production". D'autant plus que l'usurier n'est pas, comme le marchand qui devient capitaliste, apte à se servir de son argent thésaurisé comme d'un capital productif. La formation d'une richesse indépendante est là une médiation vers

la genèse du capital industriel. Toute son importance réside dans le fait qu'elle surgit dans un monde où la valeur est seulement en voie d'autonomisation, c'est-à-dire que prédomine encore largement la valeur d'usage, la forme matériellement déterminée de la richesse. La production n'est pas encore mercantile, et par contraste, l'argent représente la vraie richesse, celle qui ne rencontre pas de limitation dans la valeur d'usage, mais s'en est émancipée.

A ce stade, l'important pour le producteur, est de posséder les moyens de subsistance et les matières premières destinées à la production (semences) il ne possède pratiquement pas de trésor. Dès lors, toute rupture, même minime dans le procès de production (et à un faible niveau de développement des forces productives, cette rupture se produit nécessairement en fonction de mille et une contingences, une mauvaise récolte, une guerre etc...), met le producteur complètement à la merci du possesseur d'argent, car par lui-même, il n'a aucun moyen de racheter par exemple les semences pour poursuivre le cycle productif. Alors intervient l'usurier, qui met sous sa coupe le paysan, d'une manière telle que celui-ci, le plus souvent n'a guère de chance de retrouver son indépendance antérieure. L'importance de l'usure consiste donc dans le fait qu'elle aboutit à la création d'une richesse monétaire. Mais en même temps son caractère limité apparaît dans le fait qu'elle se développe surtout là où la production n'a pas eu l'occasion de prendre un caractère mercantile développé.

"L'usure et le commerce exploitait un mode de production donné. Ils ne le créent pas, ils lui demeurent extérieurs. L'usure vise à le maintenir directement afin de l'exploiter sans cesse à nouveau : conservatrice, elle ne fait que le rendre plus misérable encore. Moins les éléments de production entrent dans le processus de production sous forme de marchandises et moins ils en sortent sous cette forme, plus leur existence semble être due à l'argent, à un acte particulier de génération. Moins le rôle joué par la circulation dans la reproduction sociale est important, plus l'usure est florissante." (Capital III, 5 Pléiade tome 2 p. 1283)

1.3.2 Le capital marchand.

Le capital marchand joue un rôle déjà plus important par rapport au procès de socialisation opéré par le capital. Historiquement, il n'y a aucune raison de le placer après plutôt qu'avant le capital usuraire. Comme formes anté-diluviennes du capital, les deux sont frères jumeaux. D'ailleurs l'usure se développe seulement à partir de l'existence d'un capital à forme marchande, monétaire. La différence entre les deux réside plutôt dans les issues historiques dont ils sont porteurs. Le capital usuraire, avons-nous vu, détruit sans développer. Le capital marchand, lui, se montre plus apte à un dépassement vers des formes développées du capital.

L'existence d'un capital marchand est relativement indépendante des modes historiques de production. Dès que la valeur s'est suffisamment autonomisée pour qu'il y ait existence, même marginale de marchandise et d'argent (donc, en définitive, dès que les communautés primitives sont arrivées à leur point de dissolution.), il y a possibilité du capital marchand. C'est même au début la fonction par excellence du capital. Il surgit uniquement sur la base de la circulation, donc de la valeur d'échange et pose pour but son propre accroissement : A-M-A', alors que dans la petite production de cette époque, le but est tourné vers la valeur d'usage : M-A-M. Il y'a donc d'un côté production de marchandises, à un degré plus ou moins élevé suivant le stade historique dans lequel on se trouve, et de l'autre côté le capital marchand, qui assure la circulation des marchandises. Ce rôle de médiateur est relativement indépendant du volume de la production sur lequel il s'appuie. Il va de soi que plus la production marchande se développe; plus on produit, non pour l'usage immédiat, mais en vue de l'

échange, et plus le champ d'activité du capital marchand s'accroît, quantitativement. C'est seulement sur la base d'une production marchande encore non capitaliste, que le marchand peut subsister dans son indépendance et son autonomie. Représentant ici le capital par excellence, il ne sera plus, au contraire dans le mode de production capitaliste développé, qu'un des éléments du capital.

"Au sein de la production capitaliste, le capital marchand est dépouillé de son autonomie antérieure et réduit à ne plus être qu'un élément particulier de l'investissement du capital rapportant le taux de profit moyen après l'égalisation des profits. Il n'est plus qu'un simple agent du capital industriel. Les conditions sociales particulières qui ont accompagné son développement ont cessé d'être déterminantes, à tel point qu'il ne prévaut plus que dans des conditions de production dépassées. A l'intérieur d'un même pays, il est aisé de vérifier que les villes purement commerçantes, sont beaucoup plus proches du passé que les villes industrielles. Le capital marchand n'a de développement autonome et n'existe comme forme prédominante du capital qu'aussi longtemps que la production repose sur une base sociale autre que le capitaliste. Le développement autonome du capital marchand est donc en raison inverse du développement économique général de la société."

(Capital III, 5 p. 1097 pléiade t. 2)

Dans les phases pré-capitalistes, voire même pendant la phase formelle, le commerce domine l'industrie; dans le mode de production développé au contraire, l'industrie se soumet au commerce. Du point de vue qui nous intéresse ici, nous avons à voir quelle est l'oeuvre dissolvante exercée par le capital marchand sur les anciennes conditions de la production. Confiné à la sphère de la circulation, le capital marchand assure la médiation entre l'acte de la vente et l'acte de l'achat. Le petit producteur se trouve donc dans un état de dépendance vis-à-vis du commerçant, état qui s'accroît si le commerçant est en même temps celui qui fournit au départ le matériel nécessaire au déroulement du procès de travail: outils, matières premières etc... Ceci ne suppose pas un bouleversement de la situation du producteur par rapport aux autres producteurs, ni par rapport à son propre travail. Le marchand, situé hors de la sphère de la production, constitue un point vers lequel confluent les activités de divers producteurs éparpillés et disséminés. En ce sens il y a socialisation, quoiqu'à un faible niveau. Mais celle-ci n'est pas une socialisation de type immédiat, comme dans la grande industrie moderne, ou déjà dans la manufacture, mais de type médiat puisqu'elle nécessite l'intermédiaire du marchand.

"Le capital marchand se borne à assurer la circulation. A l'origine, le commerce a été une condition de la transformation des métiers corporatifs, de l'industrie rurale et de l'agriculture féodale en entreprises capitalistes. Il a transformé le produit en marchandise, d'une part en lui créant un marché, d'autre part en introduisant de nouveaux équivalents-marchandises et en fournissant à la production de nouvelles matières premières et auxiliaires, ouvrant ainsi de nouvelles branches d'industrie qui sont d'emblée fondées sur le commerce, tant sur la production pour le marché intérieur et le marché mondial que sur des conditions de production issues du marché mondial. A un certain niveau de croissance, la manufacture - et plus encore la grande industrie - se crée son propre marché en le conquérant par ses marchandises. Le commerce devient le serviteur de la production industrielle qui ne peut exister sans l'expansion continue du marché. Dans la mesure où il ne fait qu'exprimer la demande existante, ce n'est pas le marché qui limite la production de masse

c'est la grandeur du capital employé et la productivité du travail. Le capitaliste industriel ne perd jamais de vue le marché mondial : il doit comparer sans cesse ses coûts de production aux prix en vigueur sur ce marché et pas seulement sur le marché national. C'est parce que cette comparaison incombait autrefois presque exclusivement aux commerçants que le capital marchand dominait le capital industriel." (Capital III, 4 - Pléiade tome 2 p.1104)

Avec le capital marchand, on a franchi une étape dans l'éloignement du producteur et de son produit, et l'aliénation qui y est inhérente. Les producteurs ne sont pas en même temps échangistes, qui se font face comme dans le troc ou l'échange simple, mais échangent par l'entremise du marchand. Ce que le capital commence par socialiser, avant le travail, ce sont les échanges.

"Au lieu d'échanger avec un grand nombre de personnes, ils n'échangent qu'avec un seul capitaliste. Nous avons à faire ici à une concentration des échanges entre les mains du capital (souligné par nous NDR). Celui-ci n'échange pas individuellement : il représente la consommation et les besoins d'un grand nombre. Il n'échange plus en tant que particulier, il représente l'acte social de l'échange (id.) De la part du capital, il s'agit donc d'un ECHANGE COLLECTIF ET CONCENTRE avec les tisserands etc... travaillant en ordre dispersé. Il collecte et rassemble, grâce à cet échange, les produits du travail, - et donc aussi leurs travaux, bien qu'ils s'effectuent indépendamment les uns des autres. L'association de leurs travaux représente un acte particulier, à côté duquel continuent l'éparpillement et l'autonomie de leurs activités. Telle est la première condition pour que l'argent s'échange à titre de capital contre le travail libre."

(Grundrisse -10/18 tome 3 p.138)

Le mode de production traditionnel proprement dit reste intact. Le travail à domicile est la forme du procès de travail qui accompagne le capital marchand. Celui-ci n'agglomère d'abord que les produits du travail, de producteurs qui restent dispersés. Ce sont encore souvent les paysans qui pratiquent une activité artisanale supplémentaire, à côté du travail des champs. En contribuant à diriger ce travail exclusivement vers la valeur d'échange, le capital marchand exerce une activité dissolvante et révolutionnaire sur l'unité de l'agriculture et de l'artisanat, à la campagne. Nous verrons plus tard que ce système de travail à domicile est aussi capable de se combiner avec la manufacture.

Il y a trois voies historiques possibles pour la transformation de l'argent en capital. Elles ne sont pas toutes révolutionnaires, certaines limitant ce procès productif à son stade déjà atteint, les autres le poussant vers un point de modification où on sera prêt à passer à une étape supérieure du développement du mode de production capitaliste.

La mise en place de la première production capitaliste peut revêtir trois aspects :

- 1°/ le commerçant devient industriel.
- 2°/ les petits patrons deviennent intermédiaires du commerçant.
- 3°/ l'industriel devient commerçant, et produit pour le commerce de gros.

Dans tous les cas, il y a un bouleversement dans l'échelle de la production et donc un saut qualitatif dans la force productive du travail. Le taux de la plus-value s'élève donc par rapport au surtravail qu'il aurait été possible d'obtenir pour une journée de travail et un procès de travail identiques, sur la base des anciennes formes de production. Dans le cas n°2, il faut distinguer le petit patron employant des salariés, qui sert d'intermédiaire et auquel le commerçant peut avancer du capital, et le cas du producteur indépendant travaillant à domicile, lequel peut également voir une partie des moyens de production avancés par le commerçant. Seul le cas du petit

patron rentre dans le cadre de la soumission formelle du travail au capital. Dans ce cas seul il est possible que l'augmentation quantitative de l'échelle de la production entraîne un accroissement qualitatif de la force productive du travail, bien qu'il soit possible que ce progrès ne soit pas aussi important que dans les cas n° 1 et 3. Dans l'exemple du travail du producteur indépendant à domicile, nous n'avons qu'une forme de transition vers la soumission formelle qui se situe toutefois à un niveau plus avancé que dans le cas de la domination du capital usuraire. Cet exemple n'empêche pas un surtravail élevé, mais il est obtenu en aggravant la situation du producteur direct, dont la condition est plus défavorable que celle de l'ouvrier directement au soumis au capital. Dans le cas du producteur à domicile, l'acte productif proprement dit n'est pas encore dominé par le marchand. Le caractère hybride de cette situation (sommairement on peut la dater du XV^e siècle), disparaîtra dès que le procès de production sera directement soumis dans sa forme au capital. Avec la phase de soumission formelle, on a déjà la dépendance du travailleur vis-à-vis du capital, dans des conditions qui sont celles du mode de production capitaliste : désormais le travailleur libre affronte le capital. On passe à un type de contrainte économique qui caractérise le mode de production capitaliste par rapport aux formes antérieures (esclavage, servage), où la contrainte physique et brutale et le rapport de domination personnel constituent la base de l'extorsion du surtravail. Ici, de manière embryonnaire se fait jour la domination économique du capital sur le travailleur. Mais jusqu'à un stade avancé de la production capitaliste, nous aurons encore l'occasion de voir comment se manifeste la violence extérieure au procès de production, le rôle de l'Etat etc...

Pour en revenir à la genèse du capital industriel, celle-ci est rendue possible par le régime colonial, le crédit public, la finance moderne et le système protectionniste.

Avec les grandes découvertes du 15^e et 16^e siècles, la bourgeoisie occidentale découvre son paradis : de l'or, de la chair à profit, des espaces vierges. Toute la rapacité et la férocité d'une classe boulimique de surtravail trouvait à s'exercer dans un monde dont, d'un seul coup, les bornes s'étaient élargies de manière démesurée. Alors que l'histoire de l'Antiquité se circonscrit autour de la Méditerranée, principal foyer d'échange, l'ère bourgeoise commence avec la maîtrise de l'Océan Atlantique, puis se consolide avec la conquête du Pacifique. Ceci avait été prévu par Marx dès 1850.

"Grâce à l'or de Californie et à l'énergie infatigable des Yankees, les deux côtes du Pacifique seront bientôt aussi peuplées, aussi ouvertes au commerce, aussi industrielles que l'est maintenant la côte de Boston à la Nouvelle-Orléans. Le Pacifique jouera le même rôle que l'Atlantique à présent, et la Méditerranée dans l'Antiquité et au Moyen-Age, le rôle de la grande voie d'eau du trafic mondial."

(Nouvelle Gazette Rhénane)

Avec la fièvre colonialiste, on eut développement de la navigation dont Engels dit qu'elle était au départ une industrie nettement bourgeoise. Il se créa de grandes compagnies maritimes protégées par les gouvernements qui favorisaient l'accumulation et la centralisation du capital. La conquête des colonies assura des débouchés aux produits des manufactures naissantes, tandis que les trésors extorqués aux indigènes par le pillage le vole ou le travail forcé, affluaient en Europe comme capitaux. Pour toutes ces raisons, la suprématie commerciale se révèle être au départ une condition de l'accumulation (Hollande). L'Angleterre affirmait sa suprématie à la fois dans la sphère commerciale et la sphère industrielle. Une autre méthode dans la voie de la constitution du capital est le crédit public, système par lequel l'Etat rassemble entre ses mains une multitude

de capitaux privés trop restreints pour devenir par eux-mêmes capitaux industriels. Ces capitaux sont de nature usuraire ou commerciale, ou fruit de l'épargne des petits artisans. Seul l'Etat possède les moyens de les utiliser en grand, par exemple dans les arsenaux, les travaux publics etc.. Le rôle de l'Etat est très important dans la genèse du capital industriel. Grâce à la concentration effectuée entre les mains de l'Etat, il put y avoir création de vastes entreprises, dépassement du stade de la petite production artisanale.

"La dette publique, en d'autres termes l'aliénation de l'Etat, qu'il soit despotique, constitutionnel ou républicain, marque de son empreinte l'ère capitaliste." (p.1216 Pléiade I)

Le crédit public engendre lui-même le système bancaire (comme expression privée du système de crédit). Tout comme l'Etat, mais de manière privée, la banque concentre une multitude de petits capitaux qu'elle prête aux industriels dont l'entreprise permet de rapporter une plus-value dont l'entrepreneur peut rétrocéder une partie (intérêts) à la banque, et celle-ci en retour aux épargnants.

Le système protectionniste est aussi un des autres moyens destinés à favoriser l'accumulation. Par là, l'Etat limite les débouchés des autres nations en instaurant les droits protecteurs qui limitent les importations; il encourage les exportations par des primes etc... afin d'élargir les débouchés extérieurs; il favorise l'expansion du marché intérieur en créant des monopoles de vente. Dans les pays que l'on peut se soumettre, on tente de freiner voire de briser tout développement capitaliste, comme le fit l'Angleterre, qui tua en Irlande la manufacture de laine à coups d'ukases parlementaires. Un autre aspect de la concurrence entre les nations est la pratique qui s'opéra, durant le XVIII^e siècle, du vol réciproque des ouvriers qualifiés. Par exemple en Espagne, en Allemagne, l'Etat se chargeait pour recruter de la main-d'oeuvre qualifiée, d'offrir des hauts salaires aux ouvriers des autres pays. En retour ceux-ci prenaient des mesures autoritaires telles que l'interdiction de l'émigration. En somme avant la lettre le mur de Berlin! Avec l'intervention violente de l'Etat dans la vie économique, on a la tentative d'accélérer la transition au mode de production capitaliste.

14: LA PLUS-VALUE DANS LES DEUX PHASES : ABSOLUE ET RELATIVE.

La forme d'extorsion de la plus-value qui correspond à la phase de soumission formelle est la production de plus-value absolue. Marx appelle cette phase "formelle" parce que :

"elle ne se distingue que formellement des modes de production antérieurs sur la base desquels elle surgit spontanément (ou est introduite), soit que le producteur immédiat continue d'être son propre employeur, soit qu'il doive fournir le surtravail à autrui. Tout ce qui change c'est la contrainte ou méthode employée pour extorquer le surtravail." (Un chapitre inédit du capital - 10/18 p.202)

Par conséquent :

"si le mode de production spécifiquement capitaliste connaît encore d'autres modes d'extorsion de la plus-value (souligné par nous), sur la base d'un mode de production préexistant, c'est-à-dire d'un mode donné de la force productive du travail et du mode de travail correspondant au développement de cette force productive, la plus-value ne peut être extorquée qu'en prolongeant la durée du temps de travail, sous forme de plus-value absolue. La soumission formelle du travail au capital, ne connaît donc que cette seule forme de production de plus-value." (id.p.195)

Dès la phase de soumission formelle, le prolétaire vend sa force de travail c'est-à-dire "l'ensemble des facultés physiques et intellectuelles qui

existent dans le corps d'un homme, dans sa personnalité vivante, et qu'il doit mettre en mouvement pour produire des choses utiles." Il la vend à sa valeur (nous faisons abstraction ici des éléments qui pourraient abaisser ou élever le prix de la force de travail (salaire); tout ceci sera envisagé plus en détail dans une autre partie de ce texte), c'est-à-dire en fonction du temps de travail social moyen nécessaire à la reproduire. Il faut en effet que cette force de travail soit entretenue et capable de s'objectiver (de manière aliénée dans le mode de production capitaliste), dans le procès de production. Pour la reproduire, il faut donc que l'ouvrier satisfasse un certain nombre de besoins (nourriture, logement, habillement etc...) lesquels ne se situent pas obligatoirement au niveau minimum de subsistance, ou minimum physiologique, comme le pensent si souvent les économistes bourgeois quand ils daignent rendre compte de la théorie de Marx (1).

Marx a toujours combattu âprement la théorie de la loi d'airain des salaires de Lassalle. En effet les besoins sont une détermination sociale et historique et varient d'une aire à l'autre (ne serait-ce que par la différence dans l'aliment de base : blé en Europe, riz en Asie . Nous reprendrons cet aspect très important de la théorie révolutionnaire dans notre prochain numéro consacré à la question agraire.)

"Les besoins naturels, tels que nourriture, vêtements, chauffage, habitation etc... diffèrent suivant le climat et autres particularités physiques d'un pays. D'un autre côté, le nombre même des besoins dits naturels aussi bien que le mode de les satisfaire est un produit historique, et dépend aussi, en grande partie du degré de civilisation atteint. Les origines de la classe salariée dans chaque pays, le milieu historique où elle s'est formée continuent longtemps à exercer la plus grande influence sur les habitudes, les exigences, et par contre-coup les besoins qu'elle apporte dans la vie. La force de travail renferme donc, au point de vue de la valeur, un élément moral et historique, ce qui la distingue des autres marchandises. Mais pour un pays et une époque donnée, la mesure des moyens de production est aussi donnée." (Capital I, 2 Pléiade tome 1 p.720)

Le but de la production capitaliste dans les deux phases est d'obtenir le maximum de plus-value. Cette plus-value est égale à la différence entre la valeur d'usage de la force de travail et sa valeur d'échange. La valeur d'usage que s'approprie par l'achat le capitaliste, c'est la faculté de créer de la valeur. La différence entre la valeur créée par la force de travail et la valeur de la force de travail constitue donc la plus-value. Le mode selon lequel s'effectue la valorisation du capital avancé ne modifie pas l'essence de la production capitaliste.

"La production de plus-value (qui implique la conservation de la valeur avancée au début) devient dès lors le but déterminant, l'intérêt moteur et le résultat final du procès de production capitaliste, ce par quoi la valeur se transforme en capital. Le mode ou procédé employé dans la pratique pour transformer X en X + ΔX ne change rien au but et au résultat du processus." (Chapitre inédit p.119)

Pour que la production de plus-value et plus généralement de surtravail puisse exister, il faut qu'il existe déjà un certain niveau de développement de la force productive du travail.

"Toute plus-value, pas seulement la plus-value relative, la plus-value absolue aussi repose sur une productivité donnée du travail. Si la productivité du travail en était seulement au stade où le temps de travail d'un individu suffit simplement à le maintenir en vie, à produire et à reproduire ses propres moyens de subsistance, il n'exis-

(1) Cela n'exclue pas que le salaire puisse tomber au-dessous de ce minimum physiologique.

terait ni surtravail, ni plus-value, ni différence entre la valeur de la force de travail et sa mise en valeur. La possibilité du surtravail et de la plus-value résulte donc d'une force productive donnée du travail, productivité qui permet à la puissance de travail de reproduire plus que sa propre valeur, de produire au-delà des besoins qu'impose son processus vital." (Théories sur la plus-value)

Aussi, dès que le capital domine la société, même formellement, il s'ensuit un élargissement quantitatif de l'échelle de la production avec toutes les conséquences que cette concentration entraîne sur l'augmentation de la force productive du travail. Mais une fois instaurée la production capitaliste, le seul moyen d'augmenter le taux de plus-value ne pourra être dans un premier temps que l'allongement de la journée de travail. Sur la base du procès de travail existant le capitaliste veille à ce que le travail ait le degré de productivité et d'intensité voulue, mais toute augmentation de celle-ci est désormais limitée, aussi la masse de la plus-value n'augmente que grâce à l'allongement de la journée et par l'augmentation de la population ouvrière soumise au capital. Supposons que la valeur créée pendant la journée de travail soit de 10 heures et que la valeur de la force de travail s'élève à 6 heures. La plus-value sera alors de 4 heures. Si le capital réussit à allonger la journée de travail de manière à ce que la valeur créée dans la journée soit de 12 heures, le montant de la plus-value passe alors de 4 à 6 heures; le taux de la plus-value qui est égal au rapport entre la plus-value et le capital variable passe de $4/6 = 0,66$ à $6/6 = 1$. Le degré d'exploitation de la force de travail a donc augmenté.

La longueur de la journée de travail étant variable, s'il est de l'intérêt du capitaliste de l'allonger au maximum pour accroître la plus-value extorquée au prolétariat, en sens inverse il est de l'intérêt du prolétariat de limiter la longueur de la journée de travail.

Par conséquent la longueur de la journée de travail est un facteur qui dépend de la lutte des classes.

"La réglementation de la journée de travail se présente dans l'histoire de la production capitaliste comme une lutte séculaire pour les limites de la journée de travail, lutte entre le capitaliste, c'est-à-dire la classe capitaliste et les travailleurs, c'est-à-dire la classe ouvrière." (Capital I, 3)

Pendant toute la période de l'accumulation dite primitive (cf. plus haut) et la phase de soumission formelle du travail au capital, celui-ci avec l'aide de l'Etat essaye donc de prolonger la durée de la journée de travail. Cependant durant toute la période qui précède l'accès à la phase de soumission réelle, le capital eut beaucoup de mal à allonger cette journée au-delà de ses limites naturelles. Durant le XVII^e siècle et les trois premiers quarts du XVIII^e siècle, on travaillait environ 10 heures par jour en Angleterre. On est loin des 14, 16 heures ou plus de travail de la période suivante. D'ailleurs, les bourgeois n'en étant pas à une saloperie près dès qu'il s'agit de défendre leurs intérêts, poussèrent les hauts cris devant les revendications ouvrières, et, se faisant les champions du progrès social ils déclarèrent triomphalement qu'abaisser le temps de travail à 8h par jour était faire un recul historique de deux siècles !!

Dans la section 3 du livre I du Capital, consacrée à la journée de travail, Marx remarque qu'en 1496, sous Henri VII, la journée de travail était fixée par la loi en été, pour les artisans et les travailleurs agricoles de 5h du matin à 8h du soir. En outre, sur ces 15 h, on doit retirer 1h pour le déjeuner, 1h $\frac{1}{2}$ pour le dîner, et $\frac{1}{2}$ h pour la collation, soit 3 heures, ce qui ramène la journée de travail à 12 heures et encore ceci ne fut jamais appliqué stricto sensu. En hiver, la journée est fixée environ à 12h, avec aussi 3h consacrées aux repas. Et malgré qu'en 1562, on essaya de rogner sur ces heures-là, Marx souligne que dans la pratique, "les conditions étaient plus

favorables aux travailleurs que dans le livre des statuts."William Petty estime à cette époque le travail quotidien dans l'agriculture à 10 h. par jour.

On voit donc que par rapport à un tel statut, la volonté de la part du capital d'allonger la journée de travail prenait obligatoirement le caractère d'un affrontement incessant avec les travailleurs. Et malgré la violence de cet affrontement, le capital arrivait tout au plus en quelques siècles à grignoter 1 ou 2 heures sur le temps de loisir du travailleur. Le véritable "progrès" capitaliste en ce domaine ne date que de l'époque où, dans la machine et le machinisme, le capital trouve son fondement matériel et le plus sûr auxiliaire pour faire de l'ouvrier un esclave.

"Depuis le 16^e siècle, jusqu'au moment de la grande industrie, le capital ne réussit jamais à s'emparer de tout le temps disponible des ouvriers manufacturiers." (Capital I, ES tome 2 p.56)

Dans le dernier tiers du XVIII^e siècle s'affirme la phase de soumission réelle dont le mode d'extorsion de la plus-value repose sur la plus-value relative. Avec la phase de soumission réelle se met en place un procès de travail spécifiquement capitaliste. Le capital modèle une technologie propre à son mode de production. La production se fait sur une échelle beaucoup plus vaste qu'auparavant et le capital nécessaire dépasse les possibilités d'un individu ou d'une famille; le capital est désormais concentré et centralisé, ce qui est facilité et engendré par le système de crédit. Le capital fixe, forme la plus adéquate du capital se développe et joue un rôle grandissant dans le procès de production.

De même la science reçoit un essor considérable et, incorporé au machinisme, domine désormais le travailleur. Ceci implique une déqualification de la force de travail. La mystification est poussée à son comble.

Dans la phase formelle comme dans la phase réelle, le procès de travail est soumis au procès de valorisation, le but de la production capitaliste étant toujours l'extorsion du maximum de surtravail. Mais désormais, avec la phase réelle, le procès de travail est forgé par le capital, pour répondre aux exigences du procès de valorisation. Avec le machinisme, le capital n'a plus besoin d'avoir recours à l'Etat pour déprimer le salaire, la création d'une surpopulation relative par l'élévation de la composition organique du capital (c/v) engendre entre les ouvriers une concurrence qui permet d'abaisser le prix de la force de travail au-dessous de la valeur de celle-ci.

La concentration est inséparable de l'établissement de la production capitaliste et donc de la phase formelle.

"La production capitaliste ne commence en fait à s'établir que là où un seul maître exploite beaucoup de salariés à la fois, où le processus de travail, exécuté sur une grande échelle, demande pour l'écoulement de ses produits un marché étendu. Une multitude d'ouvriers fonctionnant en même temps sous le commandement du même capital, dans le même espace (ou si l'on veut sur le même champ de travail) en vue de produire le même genre de marchandises, voilà le point de départ historique de la production capitaliste." (Capital I, 4 pléiade tome 1 p.859)

Etant donné la grande masse de travail employé, le travail réalisé est d'emblée du travail social de qualité moyenne. D'autre part la concentration des moyens de production permet de les économiser par rapport à leur usage dispersé. L'utilisation de moyens de production communs permet d'abaisser la valeur d'échange de la marchandise, même si les ouvriers travaillent séparément (la construction d'un bâtiment employant 20 ouvriers est relativement moins chère que la construction de 10 bâtiments plus petits dans chacun desquels travailleraient 2 ouvriers. Le même effet est obtenu par la réunion dans un même lieu des matières premières, l'usage en commun de certains moyens de production.) De plus, la coopération des différentes forces de travail de travail crée une force de travail commune

qui n'équivaut pas simplement à la somme des forces de travail individuelles, car elle est plus productive. Enfin l'émulation que provoque la mise en contacts de plusieurs forces individuelles entraîne une élévation de la force productive du travail individuel. Tous ces facteurs font que, dès sa naissance, le capital élève la productivité et l'intensité du travail, bien que le procès de travail demeure inchangé - d'ailleurs le capital s'empare en premier des branches dans lesquelles le procès de travail est le plus rudimentaire, filage et tissage à la campagne. Le capital peut dès lors concurrencer les autres formes de production, mais on ne pourra cependant pas se passer de l'intervention de l'Etat, à la fois pour briser les anciens monopoles, obliger le prolétariat naissant à vendre sa force de travail et abaisser le salaire que l'accumulation accélérée du capital tend à élever.

Au début de la phase de soumission réelle, le capital qui, jusque-là avait eu les pires difficultés pour augmenter la journée de travail, balaye ces obstacles avec l'introduction de la grande industrie.

"Après des siècles d'efforts, quand le capital fut parvenu à prolonger la journée de travail jusqu'à sa limite normale maxima, et au-delà jusqu'aux limites du jour naturel de 12 heures, alors la naissance de la grande industrie amena dans le dernier tiers du XVII^e siècle une perturbation violente qui emporta comme une avalanche toute barrière imposée par la nature et les moeurs, l'âge et le sexe, le jour et la nuit. Les notions même de jour et de nuit, d'une simplicité rustique dans les anciens statuts, s'obscurcissent tellement que, en l'an de grâce 1860, un juge anglais dut faire preuve d'une sagacité talmudique pour pouvoir décider "en connaissance de cause", ce qui était la nuit et ce qui était le jour. Le capital était en pleine orgie." (Capital I, 3 Pléiade tome 1 p.809)

La phase de soumission réelle, qui s'implante sur la base du machinisme repose sur la création de plus-value relative. C'est-à-dire que pour une journée de travail constante, on augmentera la plus-value en réduisant la valeur de la force de travail.

Lorsqu'on augmente la force productive du travail, la valeur créée durant la journée de travail s'incorpore dans un plus grand nombre de marchandises. Par conséquent la valeur individuelle de la marchandise diminue.

Si cette marchandise fait partie des éléments qui entrent dans la production de la force de travail, alors la valeur de celle-ci baisse.

Pour reprendre notre exemple cité plus haut, si la productivité du travail augmente, la valeur de la force de travail baisse, et le taux et la masse de la plus-value créée augmentent. Si la valeur créée dans la journée de travail est de 12 heures et que la force de travail se dévalorise passant de 6 h. à 4 h., la plus-value augmente de 2 heures et le taux de plus-value s'élève de 1 à 2 (8/4). Si, avec la phase de soumission formelle, l'augmentation de la valeur d'échange est proportionnelle à celle des valeurs d'usage, ceci n'est plus vrai dans la phase réelle où l'augmentation des marchandises créées est plus rapide que celle de leur valeur d'échange.

Si, dans une journée de travail, la productivité double le nombre de marchandises (nous ne tenons pas compte du capital constant), la valeur globale contenue dans celles-ci sera toujours la même, la valeur unitaire de la marchandise sera diminuée de moitié. Cela implique l'accroissement des besoins existants, l'élargissement à d'autres cercles de besoins, la création de nouveaux besoins et valeurs d'usage (nous verrons plus tard le rôle des classes moyennes dans un tel processus).

Le prolétariat joue un rôle important dans la généralisation de la plus-value relative, et par conséquent, l'approfondissement de la phase de soumission réelle. Grâce à ses luttes, le prolétariat impose la mise en vigueur des premières réglementations limitant la durée du travail. En plus d'un demi-siècle de luttes de classes, le prolétariat, devant la dégradation complète de ses conditions de vie à partir de l'introduction du machinis-

nisme, au point de le menacer dans sa survie biologique comme espèce, réussit à imposer une limitation de la durée du travail. Ce mouvement n'est pas uniforme dans le temps et dans l'espace. Il suppose avancées et reculs, et n'a pas la même intensité dans tous les pays. Il marque le début d'un mouvement qui par la suite va s'amplifier jusque dans le 20^e siècle : limitation de la journée de travail, interdiction du travail des enfants etc..

Donc, durant toute la fin du XVIII^e siècle et la première moitié du XIX^e et au-delà, le capital combine l'allongement de la durée du travail (plus-value absolue) et l'augmentation de la plus-value relative en augmentant la productivité du travail et donc en dévalorisant la force de travail. Si la journée de travail passe de 12 à 16 heures et que d'autre part la valeur de la force de travail passe de 6 à 4 heures, la masse de la plus-value est désormais de 12 h, tandis que le taux d'exploitation s'élève à $12/4 = 3$

Comme nous l'avons expliqué déjà, le capital conserve dans la phase de soumission réelle les caractéristiques générales de la phase de soumission formelle. Ce sont les moyens de production (le capital) qui se soumettent le travail, le dominant et lui extorquent la plus-value. Le capital tend donc à combiner la production de plus-value absolue et plus-value relative. Pendant une première phase, nous avons vu que c'était la plus-value absolue qui prédominait. Ensuite, au cours d'une deuxième phase qui est le début de la phase réelle (fin du XVIII^e - début du XIX^e), le capital tend à combiner les deux formes. Enfin dans l'ultime mise en place de la phase réelle (à partir de la fin du XIX^e), la plus-value relative se généralise, la durée du travail diminue, mais l'intensité augmente, compensant et même au-delà, la diminution de la plus-value occasionnée par la réduction de la journée de travail.

"Prolonger la journée de travail au-delà du temps nécessaire à l'ouvrier pour fournir un équivalent de son entretien, et allouer ce surtravail au capital : voilà la production de la plus-value absolue. Elle forme la base générale du système capitaliste et le point de départ de la production de la plus-value relative. Là, la journée est déjà divisée en deux parties, travail nécessaire et surtravail. Afin de prolonger le surtravail, le travail nécessaire est raccourci par des méthodes qui font produire l'équivalent du salaire en moins de temps. La production de la plus-value absolue n'affecte que la durée du travail, la production de la plus-value relative en transforme entièrement les procédés techniques et les combinaisons sociales. Elle se développe donc avec le mode de production capitaliste proprement dit.

Une fois celui-ci établi et généralisé, la différence entre plus-value relative et plus-value absolue se fait sentir dès qu'il s'agit d'élever le taux de la plus-value. Supposé que la force de travail se paye à sa juste valeur, nous arrivons évidemment à cette alternative : les limites de la journée étant données, le taux de la plus-value ne peut être élevé que par l'accroissement, soit de l'intensité, soit de la productivité du travail. Par contre, si l'intensité et la productivité du travail restent les mêmes, le taux de la plus-value ne peut être élevé que par une prolongation ultérieure de la journée."

(Capital I, 5 pléiade tome 1 p.1002-1003)

De ce point de vue, c'est la lutte de classes qui a forcé le capital à s'engager dans la voie de la généralisation de la plus-value relative, c'est aussi dialectiquement l'absence et l'écrasement du prolétariat au XX^e siècle après la grande vague révolutionnaire des années 20, qui ont permis de mettre en place les superstructures correspondant à cette phase du mode de production capitaliste.

De même il faut mettre en évidence ici le rôle révolutionnaire des luttes anti-coloniales qui obligent le capital à mettre en place les mécanismes spécifiques de la phase réelle (la domination coloniale est, nous le verrons, spécifique de la phase formelle). L'augmentation de la productivité du travail, l'introduction des machines n'ont jamais eu pour but d'abaisser la durée de la journée de travail. Ce n'est qu'au prix d'âpres luttes de classes que le prolétariat força le capital à réduire la durée du travail. Le capital a perçu bien vite que ce qu'il perdait en durée, il le gagnait en intensité et que le développement de la durée du travail et de l'intensité sont à la longue contradictoires.

"Dès que la révolte grandissante de la classe ouvrière força l'Etat à imposer une journée normale, en premier lieu à la fabrique proprement dite, c'est-à-dire à partir du moment où il interdit la méthode d'accroître la production de plus-value par la multiplication progressive des heures de travail, le capital se jeta avec toute son énergie et en pleine conscience sur la production de la plus-value relative au moyen du développement accéléré du système mécanique. En même temps, ce genre de plus-value subit un changement de caractère. En général, la plus-value relative est gagnée par une augmentation de la fertilité du travail qui permet à l'ouvrier de produire davantage dans le même temps avec la même dépense de force. Le même temps de travail continue alors à rendre la même valeur d'échange, bien que celle-ci se réalise en plus de produits, dont chacun, pris séparément est par conséquent d'un prix moindre. Mais cela change avec le raccourcissement légal de la journée. L'énorme impulsion qu'il donne au développement du système mécanique et à l'économie des frais contraint l'ouvrier aussi à dépenser, au moyen d'une tension supérieure, plus d'activité dans le même temps, à resserrer les pores de sa journée, et à condenser ainsi le travail à un degré qu'il ne saurait atteindre sans ce raccourcissement (...) Le premier effet du raccourcissement de la journée procède de cette loi évidente que la capacité d'action de toute force animale est en raison inverse du temps pendant lequel elle agit. Dans certaines limites, on gagne en efficacité ce qu'on perd en durée." (Capital I, 4 pléiade tome 1 pp. 950-951)

Il est ici important de souligner que l'intensité du travail se relie à la plus-value relative et non à la plus-value absolue comme le pense le marxisme universitaire (Palloix, Aglietta etc...) C'est même son augmentation qui, en liaison avec l'augmentation de la productivité, entraîne la généralisation de la phase de soumission réelle et les rapports nouveaux qui tendent à s'instaurer sur le marché mondial. L'argent devient conforme à son être en réalisant entièrement sa fonction de monnaie universelle et en cela il ne fait que suivre le mouvement d'ensemble du capital.

Cette généralisation de la plus-value relative dans la deuxième partie du XIX^e siècle et les mutations dans les superstructures intervenues au cours des première et deuxième guerres mondiales, au cours desquelles le capital met en place les formes "nouvelles" de sa domination, explique que le capital n'ait pas aggravé les conditions de la durée du travail pour le prolétariat, alors que celui-ci était défait. Cela n'exclue pas la recherche de surprofits par l'augmentation pncuelle de la journée de travail, ni la poursuite de l'extraction de la plus-value absolue sous les traits d'heures supplémentaires. Mais ce n'est pas la forme dominante. Par exemple en France, la journée de travail a augmenté de 1945 à 1962, et diminué depuis, le capital s'acheminant doucement vers les 40 heures...obtenues 40 ans plus tôt! Les syndicats, agents de la rationalisation du capital, avancent timidement le mot d'ordre des 35 heures et s'alignent ainsi sur les gauchistes.

L'une des bonnes raisons pour lesquelles les "marxistes" savants ne comprennent pas la signification de la hausse de la productivité et de l'intensité, c'est que Marx livre à la fin de ce passage fameux l'un des éléments-clés du programme communiste :

"Etant donné l'intensité et la productivité du travail, le temps que la société doit consacrer à la production matérielle est d'autant plus court, et le temps disponible pour le libre développement des individus d'autant plus grand que le travail est distribué plus également entre tous les membres de la société, et qu'une couche sociale a moins le pouvoir de se décharger sur une autre de cette nécessité imposée par la nature. Dans ce sens, le raccourcissement de la journée trouve sa dernière limite dans la généralisation du travail manuel." (Capital, I, 5 p. 1023 pléiade 1)

Généraliser le travail manuel est l'une des tâches de la dictature du prolétariat, qui généralisera la condition de prolétaire pour l'ensemble de la société, de manière à pouvoir se supprimer comme classe et par là les abolir toutes.

Quest-ce que l'intensité ?

Cela signifie : production d'une plus grande quantité de marchandises, mais aussi de plus de valeur, la valeur contenue dans chaque marchandise demeurant la même.

Si la valeur créée dans la même journée de travail double, la masse de marchandises créées dans la même journée est également doublée, la valeur de la force de travail n'est pas modifiée, mais la masse et le taux de la plus-value sont augmentés. Supposons donc que la journée de travail diminue de moitié et passe de 16 à 8 heures alors que l'intensité du travail double, dans ce cas, nous aurons créé la même valeur en 8 heures qu'auparavant en 16. Si nous admettons que la productivité a également doublé, dans ce cas la valeur de la force de travail baisse de 6 h. à 3 h.

La masse de la plus-value créée s'élève alors à 13 heures (soit 16 heures représentant la valeur créée pendant la journée de travail, moins 3 représentant la valeur de la force de travail).

Le taux de la plus-value passe donc à $13/3 = 4\frac{1}{3}$

A partir de ce moment, le mouvement de la valeur de la force de travail peut revêtir divers aspects et surtout il est totalement divergent du mouvement du salaire réel ou nominal. Nous avons vu en effet qu'avec l'augmentation de l'intensité, la masse et le taux de la plus-value peuvent augmenter sans pour autant entraîner une baisse dans la valeur de la force de travail et tout en réduisant la longueur de la journée de travail. Il se pourrait même (bien sûr nous faisons abstraction ici de tout progrès dans la productivité du travail), que si le salaire réel augmente, la valeur de la force de travail s'élève, sans que cette possibilité n'entraîne par ailleurs une baisse dans le taux d'exploitation.

Avec l'augmentation de la productivité, la valeur de la force de travail baisse, mais ce mouvement peut être plus lent dans un pays qui accroît sa productivité et son intensité dans une plus grande proportion que dans un autre. Dans ce cas il se pourrait très bien que le pays le plus développé ait à la fois la valeur de la force de travail la plus élevée, et le taux de plus-value le plus grand.

La base rationnelle des syndicats, la valeur de la force de travail suit donc, avec la généralisation de la phase de soumission réelle un mouvement réel qui ne se reflète que de manière détournée et mystifiante dans le mouvement du salaire réel.

De même avec la généralisation de la plus-value relative, le capital peut s'accommoder, dans certaines limites, de la diminution de la journée de travail. Il peut même y trouver son compte dans la mesure où celle-ci en retour favorise l'accroissement de l'intensité du travail. Par là, il peut

aussi s'assurer l'appui de la classe ouvrière, en diminuant légèrement la journée du travail. En outre les luttes de la classe ouvrière, si on les cantonne dans des limites acceptables pour le capital, peuvent contribuer à rationaliser le MPC.

Enfin, le mécanisme même de la production capitaliste crée une classe ouvrière collective et socialise ainsi la classe vis-à-vis du capital. Tous ces phénomènes vident de sa substance la base du syndicat. Avec le développement de la plus-value relative, le capital devient de plus en plus totalitaire. Plus la force de travail est dévalorisée, et plus il est difficile de la dévaloriser encore; à cela il faut ajouter l'augmentation du capital fixe qui impose une continuité grandissante du procès de production, car il est vital pour le capital que la valeur contenue dans ces moyens de production soit conservée (ce qui est effectué par le travail vivant du prolétaire). D'autre part, la masse de valeur entre les mains de l'ouvrier augmente d'où la nécessité d'une surveillance renforcée, d'autant plus importante que les moyens de production se dressent en face de l'esclave salarié et s'opposent à lui.

Ceci produit un mouvement contradictoire : d'une part les ouvriers possèdent de plus en plus un très grand moyen de pression contre le capital car ils ont la haute main sur une masse gigantesque de capital fixe; mais d'autre part, le capital va tout faire pour empêcher leurs attaques et on assiste à un renforcement draconien du despotisme d'usine, pour empêcher les grèves, qui arrêtent les machines, les sabotages, l'absentéisme etc... Pour toutes ces raisons, il importe que le procès de production se déroule de la manière la plus régulière possible. Le capital a tout à craindre de l'arrêt total du travail, comprenant l'arrêt des opérations minimales d'entretien nécessaires à une "bonne" reprise du travail productif après la grève (surtout dans les mines etc...). Il y'a quelques années, les ouvriers de Pechiney-Nogueres en France, furent flétris et conspués par la racaille politique de toutes couleurs pour avoir laissé éteindre les fours, retardant ainsi la reprise de la production de plusieurs semaines. On fit remarquer que l'intérêt de l'ouvrier était aussi de protéger les machines, c'est-à-dire de protéger le capital. "Défense de l'outil de travail", telle est la jérémiade syndicalo-ouvriériste qui vient dans ces cas-là au secours du capital menacé.

Toutefois ce renforcement despotique du capital ne s'exerce pas sur quelques secteurs seulement, mais sur l'ensemble de la classe, car compte tenu de la concentration et de la centralisation du capital, de l'interdépendance grandissante des branches et de la complexité croissante de l'appareil productif, toute entrave à un pôle du procès de production entraîne nécessairement des perturbations dans l'ensemble de celui-ci. Enfin, la résistance incessante qu'oppose une classe ouvrière collective, organisée et disciplinée par le capital lui-même, doit être vaincue. Pour cela, la simple répression ou intégration extérieure ne suffit pas. Il faut, au sein de la classe ouvrière elle-même, une organisation capable de maintenir en place l'ordre capitaliste et d'inculquer cette discipline à la classe ouvrière. Cette organisation, la classe ouvrière la trouve toute prête au sein du prolétariat : c'est le syndicat. Encore faut-il l'intégrer et donc le vider de sa substance prolétarienne. Si le mouvement du capital élimine progressivement la base naturelle du syndicat, ce n'est que dans le fracas de la révolution et de la contre-révolution que le capital y parvient définitivement, en mettant en place les superstructures propres à la phase de soumission réelle.

1.5: LA TRANSFORMATION DU PROCES DE TRAVAIL AU COURS DES DEUX PHASES

1.5.1 La phase formelle : la manufacture.

Nous avons vu jusqu'alors la métamorphose du capital sous l'angle du procès de valorisation. Toutefois, il importe de se placer du point de vue du procès de production, c'est-à-dire de l'unité du procès de valorisation et du procès de travail. Si, dans la phase formelle, le capital hérite d'un procès de travail tel qu'il est issu des formes de production pré-capitalistes, avec la phase réelle, il crée un procès de travail conforme à son être et propre à valoriser l'extraction de plus-value relative. C'est sur la base de ce procès de production transformé que le capital crée les superstructures juridiques, politiques etc... qui lui sont adéquates. Lorsque nous avons analysé le capital marchand, nous avons vu qu'en premier lieu, le capital se contentait de concentrer et de socialiser les échanges. Physiquement, les producteurs restent disséminés et éparpillés, mais socialement, toute leur production converge désormais vers un même point qui est le marchand, lequel dès lors concentre entre ses mains les échanges. Le marchand capitaliste ne maîtrise pas alors la production elle-même, mais seulement son résultat.

La phase de soumission formelle, loin d'être seulement un "prélude" au mode de production capitaliste, en manifeste l'établissement, dans la mesure où elle met déjà en présence les deux conditions nécessaires dont l'échange et la mise en contact constituent le fondement de la production capitaliste : force de travail libre et valeur autonomisée, prolétariat et capital.

La paupérisation, le déracinement, le dépouillement du prolétaire montre d'emblée le caractère in-humain du capital, la perte de toute communauté humaine pour le prolétaire. Même s'il n'est pas contradictoire de déclarer en même temps, que ce mode de production constitue un progrès et une étape nécessaire du développement humain.

La naissance d'une classe ouvrière libre détruit les deux principaux rapports qui caractérisent les formes précapitalistes : liaison du travailleur avec la terre (même médiatisée par la commune), et liaison du travailleur avec l'instrument de production. Ce faisant, le capital élimine les bases du procès de travail féodal qui connaît deux formes : agricole et artisanal.

Le paysan et l'artisan deviennent ouvriers en ce sens qu'ils ne produisent plus pour leur propre subsistance (ou pour le marché), mais pour un patron, possesseur des moyens de production. Tant qu'on se situe dans les formes qui précèdent la phase formelle, le capitaliste, l'homme aux écus, n'intervient pas directement dans le procès de production. Il ne se présente que comme possesseur d'argent.

C'est sur la base du travail à domicile, surtout dans les campagnes, que le marchand s'empare de l'artisanat rural. Avant la période capitaliste, sur la base des modes de production antérieurs, l'agriculture et l'artisanat sont liés, le deuxième étant un complément de la première.

Ce travail n'est pas systématiquement dirigé vers la valeur d'échange. Il sert de complément à l'économie domestique paysanne et produit pour la satisfaction du paysan et de sa famille, ainsi que pour le seigneur et sa cour dans le cas du servage. Même lorsqu'il est dirigé vers l'échange, la vente de marchandises, il ne s'agit que d'une profession d'appoint. L'intervention du marchand fait passer peu à peu cette activité au premier plan, grâce à des commandes de plus en plus importantes, la main-mise du marchand sur les moyens d'échange etc... le tisserand rural finit par se retrouver dans l'impossibilité de vendre lui-même ses produits, dès lors il est en-

tièrement sous la coupe du marchand.

Le travailleur possède son instrument, son local (c'est-à-dire tout simplement sa maison), mais il ne produit plus que pour le capitaliste. D'activité annexe, son travail artisanal va devenir sa principale activité et sa principale source de rémunération, au détriment du travail de la terre. Les fonctions agricoles et artisanales se séparent. Socialement, les producteurs tombent sous la coupe du marchand, du capitaliste, car c'est lui qui détient désormais le monopole des achats et des ventes. La majeure partie des transactions doit passer par lui. Il s'est emparé du travail des producteurs immédiats. Dès lors, le pas le plus important est franchi, et c'est en toute logique que l'étape suivante sera celle du rassemblement de ces producteurs éparpillés en un même lieu de production : la manufacture.

Au point de vue de l'organisation du travail, la phase formelle correspond à la manufacture, et la phase réelle à la grande industrie. Ceci est à relier aux deux formes de la plus-value que nous avons vues : absolue et relative. La plus-value relative ne pouvant naître que sur la base de "l'accroissement des forces productives" c'est-à-dire sur la base du machinisme.

Dans la manufacture, il ne s'effectue pas de modifications dans le déroulement des opérations du procès de travail. Là où on avait 30 rouets éparpillés dans la campagne, on aura 30 rouets réunis dans un même local. Ici se manifeste déjà la forme associative du travail dans le MPC. Le capital se manifeste d'emblée comme coopération. Il y'a eu dans l'histoire des formes de travail coopératif avant le mode de production capitaliste, mais c'est la première fois que celle-ci surgit sur la base du travail libre. D'autre part, il faut distinguer une forme spécifique de coopération par phase capitaliste. Dans la première phase, il s'agit d'une coopération élémentaire, formée sur une base surtout quantitative : la réunion d'une masse d'ouvriers. Le travail humain prédomine alors largement dans la production, et étant donné qu'il s'agit d'une coopération entre ouvriers, on l'appellera coopération sublective.

Il se produit alors un saut qualitatif et une hausse dans la productivité. Dans la phase réelle, comme nous le verrons, cette coopération se combine avec la division du travail élaborée qui existe au sein de l'usine capitaliste (1).

Historiquement, la manufacture se présente d'abord sur la base de la coopération simple, avant que ne s'y introduise la division du travail.

"L'accumulation et la concentration d'instruments et de travailleurs précéda le développement de la division du travail dans l'intérieur de l'atelier. Une manufacture consistait beaucoup plus dans la réunion de beaucoup de travailleurs et de beaucoup de métiers en un seul endroit, dans une salle sous le commandement d'un capital, que dans l'analyse des travaux et dans l'adaptation d'un ouvrier spécial à une tâche très simple. L'utilité d'un atelier consistait bien moins dans la division du travail proprement dite, que dans cette circonstance qu'on travaillait sur une plus grande échelle, qu'on épargnait beaucoup de faux-frais etc... A la fin du XVI^e et au commencement du XVII^e siècle, la manufacture hollandaise connaissait à peine la division."

(Marx - Misère de la philosophie-1847. ES p.145)

(1) Tout en insistant sur le fait qu'on ne peut comparer la coopération manufacturière au type de coopération rencontrée dans la grande industrie, Marx montre que la première constitue le germe de la seconde et constitue un des caractères définissant le capital.

Quoique dans le Livre I du Capital, on trouve l'exposé sur la coopération avant la manufacture, la coopération ne constitue pas à elle seule une phase distincte (dans le temps) de la production capitaliste. En tant que contenu, elle trouve dans un premier temps une forme adéquate dans la manufacture. Ici se rencontrent les deux éléments qui furent nécessaires à l'origine pour que se constitue l'être-capital : une grande masse de moyens de production d'une part, une grande masse d'ouvriers de l'autre, prêts à s'unir dans la production capitaliste. Par rapport aux modes de production antérieurs, l'aurore de la production capitaliste se marque par un saut qualitatif. Même lorsque ceux-ci connaissaient la coopération, celle-ci ne possédait pas les mêmes bases, n'aboutissait pas aux mêmes résultats.

"La coopération, telle que nous la trouvons à l'origine de la civilisation humaine, chez les peuples chasseurs, dans l'agriculture des communautés indiennes, etc... repose sur la propriété en commun des conditions de production et sur ce fait que chaque individu adhère encore à sa tribu ou à la communauté aussi fortement qu'une abeille à son essaim. Ces deux caractères la distinguent de la coopération capitaliste. L'emploi sporadique de la coopération sur une grande échelle, dans l'Antiquité, le Moyen-Age, et les colonies modernes, se fonde sur des rapports immédiats de domination et de servitude, généralement sur l'esclavage. Sa forme capitaliste présuppose au contraire le travailleur libre, vendeur de sa force. Dans l'histoire, elle se développe en opposition avec la petite culture des paysans et l'exercice indépendant des métiers, que ceux-ci possèdent ou non la forme corporative. En face d'eux, la coopération capitaliste n'apparaît point comme une forme particulière de la coopération; mais au contraire la coopération elle-même comme la forme particulière de la production capitaliste." (Capital, I, 4 p. 874-875 Pléiade 1)

En concentrant les moyens de production et aussi une grande masse de travail vivant pour les faire fonctionner, le capital réalise d'emblée ce passage de la quantité à la qualité que Hegel qualifie de "plus dure" parmi les transitions dialectiques. L'homme étant par définition un être social, ce n'est pas le travail en commun qui constitue une entorse à ses dispositions naturelles, mais au contraire le travail isolé et individuel. Les indiens Maya par exemple, n'emploient le mot "travail" que pour caractériser l'activité collective, et blâment celui qui s'isole pour accomplir une tâche productive.

Le seul fait de socialiser les forces de travail humaines, par l'utilisation simultanée de plusieurs journées de travail aboutit à un accroissement "naturel" de la productivité. Le capital est en mesure également d'accroître sa part de surtravail.

"Le capital ne paie rien pour l'accroissement des forces productives dû à une production en grande série caractérisée par la division du travail, l'association des ouvriers et l'économie de certaines dépenses pour des moyens de production qui restent au même niveau ou diminuent, lorsque le travail s'effectue collectivement, par exemple le chauffage, les installations fixes etc... Cette force productive accrue est gratuite." (Grundrisse tome 4 10/18 p. 44)

Bien qu'il agglomère des forces de travail dont la manifestation est au départ individuelle, le capital crée une force de travail collective et sociale qui dépasse la simple somme de ces forces de travail individuelles. Nous verrons plus tard qu'il faut distinguer plusieurs aspects dans l'exercice de cette force sociale. Dans la phase formelle, celle-ci n'est pas encore déterminée par le système machinique.

"Comparée à une somme égale de journées de travail individuelles et isolées, la journée de travail combinée rend plus de valeurs ./.

d'usage et diminue ainsi le temps nécessaire pour obtenir l'effet voulu. Que la journée de travail combinée acquière cette productivité supérieure en multipliant la puissance mécanique du travail, en étendant son action dans l'espace ou en resserrant le champ de production par rapport à son échelle, en mobilisant aux moments critiques de grandes quantités de travail, en développant l'émulation, en excitant les esprits animaux, en imprimant aux efforts uniformes de plusieurs ouvriers soit le cachet de la multiformité, soit celui de la continuité, en exécutant simultanément des opérations diverses, en économisant des instruments par une consommation en commun, ou en communiquant aux travaux individuels le caractère de travail moyen, la force productive spécifique de la journée combinée est une force sociale du travail ou une force du travail social. Elle naît de la coopération elle-même. En agissant conjointement avec d'autres à des fins communes et d'après un plan concerté, le travailleur efface les bornes de son individualité et développe sa puissance comme espèce." (Capital I, 4 Pléiade tome 1 p. 867)

Ceci montre deux choses : d'une part que la concentration est indispensable au capital et inséparable de celui-ci; c'est un des premiers actes de socialisation qu'il réalise; d'autre part, cette concentration n'est tout d'abord que quantitative : il y a création d'une nouvelle force productive par le seul pouvoir de l'agglomération des diverses forces de travail individuelles. Cent ouvriers travaillant ensemble, dit Marx, produisent plus que s'ils produisent séparément dans cent endroits différents. Par ailleurs l'unité de production n'est plus maintenant individuelle, mais sociale. Si on considère individuellement deux artisans, l'un produit par exemple plus vite que l'autre, donc possède une plus grande productivité. Mais lorsqu'on considère désormais un grand nombre d'ouvriers, les différences individuelles s'estompent et se nivellent dans l'unité sociale. La valeur créée par la force de travail collective sera une valeur sociale, ce qui n'est pas sûr dans le cas du travail individuel. On considérera le travail total et peu importe si untel y a concouru pour une part légèrement supérieure ou inférieure à tel autre. Ces deux ouvriers, une fois insérés dans l'ensemble productif plus large verront s'évanouir les différences dans la production de la valeur. Plus l'ensemble productif sera développé, plus cette socialisation aura d'importance. Sur le plan du procès de travail proprement dit, il n'y a encore aucun changement, l'ouvrier travaille toujours de la même manière. Dans les manufactures, l'ouvrier possédait encore parfois ses outils comme dans l'atelier artisanal. Les changements interviennent surtout dans les conditions matérielles concomitantes au procès de travail.

"Même si les procédés d'exécution ne subissent pas de changements, l'emploi d'un personnel nombreux amène une révolution dans les conditions matérielles du travail. Les bâtiments, les entrepôts pour les matières premières et marchandises en voie de préparation, les instruments, les appareils de toute sorte, en un mot les moyens de production servent à plusieurs ouvriers simultanément : leur usage devient commun. Leur valeur échangeable ne s'élève pas parce qu'on en tire plus de services utiles, mais parce qu'il deviennent plus considérables." (Capital I, 4 ES tome 2 p. 18)

La socialisation des moyens matériels du travail précèdent la socialisation du travail lui-même. Nous avons donc l'ordre de succession suivant : concentration des échanges entre les mains du marchand, concentration des moyens de travail entre les mains du fabricant; concentration des forces de travail individuelles en une seule force de travail sociale, étape qui, nous le verrons, ne sera définitivement franchie qu'avec l'ère de la grande industrie.

(marx - misère de la philosophie-1847. ES p.145)

(1) Tout en insistant sur le fait qu'on ne peut comparer la coopération manufacturière au type de coopération rencontrée dans la grande industrie, Marx montre que la première constitue le germe de la seconde et constitue un des caractères définissant le capital.

Une fois ses bases posées, cette forme de coopération va se développer en produisant plusieurs effets. Tout d'abord une différenciation au sein du procès de travail. L'artisan maîtrisait le procès de travail dans son ensemble : conception, réalisation, exécution, finition etc... Désormais, le producteur est séparé d'avec les moyens de production qui ne lui sont plus soumis, mais le dominant. La surveillance incombe au capitaliste, lequel veille à ce que le procès de production ait la régularité voulue, et que la force de travail soit dépensée avec le degré d'intensité et de productivité nécessaire.

La direction du procès par le capitaliste apparaît au début comme accidentelle, déterminée par le fait que l'ouvrier a vendu sa force de travail au capitaliste. Par contre, dès que la coopération devient la base de la production, cette fonction devient prépondérante. (A la différence des formes de coopération archaïques où les travailleurs sont possesseurs des moyens de production, et d'autre part, de l'association dans la Gemeinwesen future, où toutes les tâches productives seront accomplies consciemment et volontairement).

Etant donné que la concentration des travailleurs accroît du même coup leur pouvoir de résistance, la fonction de contrôle du capitaliste se fait de plus en plus despotique. Elle supposera donc par la suite la démission même du capitaliste de cette fonction, et la délégation de celle-ci à une armée de surveillants, contremaîtres etc...

Le deuxième effet de la coopération, que nous allons voir maintenant, est la division du travail. Celle-ci naît inmanquablement sur la base de la coopération capitaliste.

La manufacture connaît deux formes fondamentales.

Dans la première, la coopération prend la forme de la réunion de divers corps de métiers, dont les produits forment les composantes d'un même produit total. C'est le cas par exemple dans les chantiers navals. Là, on compte plusieurs milliers de travailleurs (3000 à Venise au début du XV^e siècle). Au point de vue du procès de travail, ceux-ci gardent tout à fait l'organisation artisanale. Ils sont regroupés par petits cercles de 6 à 10, comme dans l'atelier, avec la même hiérarchie : le maître, 2 ou 3 compagnons, 2 ou 3 apprentis. La différence est qu'ils exécutent les travaux pour l'Etat au lieu de le faire pour un particulier, et que déjà, ils sont englobés dans un ensemble productif plus vaste.

Dans ce cas d'une manufacture regroupant plusieurs métiers, on va assister à une 'pétrification' des tâches, qui caractérise la division du travail. Par exemple le menuisier employé à la fabrication de carrosses est désormais voué à la fabrication de carrosses durant toute sa vie, tandis qu'un autre fera, par exemple les portières. Ainsi, même au sein du métier, il se produit une spécialisation, l'ouvrier se polarise sur un aspect du métier, et acquiert ainsi une qualification particulière qui est différente de la qualification générale que connaît l'artisan.

La manufacture n'a pas immédiatement et radicalement le système du travail à domicile et même au contraire, elle les entretient pendant un temps. Durant la période manufacturière, les industries de filage, tissage mais aussi de métallurgie de transformation de transformation etc... restent largement dépendants de l'industrie rurale dispersée. Par exemple telle manufacture de glaces effectue le gros-oeuvre dans les ateliers manufacturiers, mais confie le polissage à des travailleurs à domicile. Ou encore la manufacture effectue la coupe des tissus et ce sont les tailleurs et les couturières à domicile qui effectuent le montage des pièces. Sur la base de la manufacture donc, survécut longtemps la petite industrie. En outre, en Angleterre, la manufacture fait ressurgir une classe de petits cultivateurs, afin de se procurer des matières premières agricoles, ce qui constitue une contre-tendance à l'expulsion des travailleurs campagnards que nous avons déjà décrite.

"Pourtant la période manufacturière proprement dite ne parvient point à rendre cette révolution radicale. Nous avons vu qu'elle ne s'empare de l'industrie nationale que d'une manière fragmentaire, sporadique, ayant toujours pour base principale les métiers des villes et l'industrie domestique des campagnes. Si elle détruit celle-ci sous certaines formes, dans certaines branches particulières et sur certains points, elle la fait naître sur d'autres, car elle ne saurait s'en passer pour la première façon des matières brutes. Elle donne ainsi lieu à la formation d'une nouvelle classe de petits laboureurs pour lesquels la culture du sol devient l'accessoire, et le travail industriel, dont l'ouvrage se vend aux manufactures, soit directement, soit par l'intermédiaire du commerçant, l'occupation principale. (Capital I, 8 p. 1209 Pléiade tome 1)

Dans la deuxième forme de la manufacture, on ne trouve pas plusieurs métiers, mais la concentration de plusieurs travailleurs d'un même métier. C'est le cas par exemple de concentrations de fileurs et de tisserands. Ainsi à Beauvais au XVII^e siècle, on trouve 1700 tisserands regroupés dans une manufacture.

Dans ce type de manufacture, l'obtention du produit est basée sur la réunion d'ouvriers exécutant chacun une opération de détail. Par opposition à la fabrique de carrosses dont nous parlons plus haut dans laquelle se concentraient plusieurs métiers et où par exemple des menuisiers se spécialisaient dans la fabrication des roues, on peut imaginer cette fois, une manufacture de roues, ne réunissant que des menuisiers, qui effectueraient une seule opération chacun, dans la série des opérations productives. Ici le métier se décompose en ses opérations diverses, qui sont chacune l'apanage d'un travailleur parcellaire. Les ouvriers exécutent leurs opérations simultanément et côte à côte, ce qui produit une plus grande régularité dans le déroulement du procès de travail. Les pores de la journée de travail se resserrent et la virtuosité et l'habileté du travailleur se développent au sein de sa spécialisation.

Toutefois, cette division du travail (sous ses deux formes), reste soumise à la base du métier, et donc se différencie de la division du travail telle qu'elle va se développer sur la base de la phase de soumission réelle, et de la grande industrie.

"La division du travail du régime manufacturier qui commence au milieu du XVII^e siècle et finit dans la dernière partie du XVIII^e siècle en Angleterre, n'est-elle pas aussi totalement distincte de la division du travail de la grande industrie, de l'industrie moderne ?" (Marx à Annenkov 28/12/1846)

C'est pourquoi on parlera de division manufacturière du travail, en opposition à la division industrielle du travail. Au moyen du travail collectif la manufacture permet de réaliser simultanément, ce que le travail artisanal ne pouvait réaliser que successivement. C'est un des aspects de la nécessaire hausse de la productivité du travail qui accompagne d'emblée le mode de production capitaliste, même dans sa phase de soumission formelle.

"Cette simultanéité provient de la forme coopérative du travail, mais la manufacture ne s'arrête pas aux conditions pré-existantes de la coopération : elle en crée de nouvelles par la décomposition qu'elle opère dans les métiers. Elle n'atteint son but qu'en rivant pour toujours l'ouvrier à une opération de détail."

(Capital I, ES 2 p. 36)

La manufacture correspond à la phase de soumission formelle, c'est-à-dire la phase qui ne connaît que la production de plus-value absolue, et où la masse du capital consacrée à l'achat de la force de travail prédomine par rapport à celle consacrée à l'achat du capital constant. Le point important

est que l'on passe d'une production marchande simple à une production pour le capital c'est-à-dire une production de plus-value. Dès que le capital se rend maître des conditions de la production, le but de celle-ci est de retrouver plus de valeur à la fin du procès de production qu'il n'en a été avancé au début (A-A'). Ce processus n'existait que de manière limitée dans la domination des échanges par le marchand. En même temps, le rapport de dépendance qui sous-tend le rapport d'exploitation se modifie. Avec le capital, et ceci dès la phase formelle, le prolétaire tombe sous la dépendance économique du capitaliste, car celui-ci détient les conditions du travail. Chacun se fait face comme personne libre. La phase formelle connaît donc déjà la mystification inhérente au rapport salarial et à la production capitaliste. Ce qui caractérise la phase formelle, c'est que le capital n'agglomère que ce qui était déjà existant. Ce que nous avons vu sous l'angle négatif avec le mouvement d'accumulation primitive, nous le retrouvons ici (ce sont les difficultés de l'exposition), sous un angle positif, celui de la production capitaliste. Dans la phase formelle, le capital réunit sous son égide les éléments du procès de production dont l'accumulation primitive a dissous l'antique unité. Lorsque les manifestations de dissolution cessent d'être sporadiques, pour atteindre une certaine ampleur (c'est-à-dire dans le cours du XVII^e siècle), on peut parler alors de phase de soumission formelle du travail au capital.

"Lorsque le paysan, jusque-là indépendant et travaillant pour lui-même devient journalier et produit pour un fermier; lorsque l'ordre hiérarchique, propre au mode de production féodal des corporations, fait place au simple antagonisme du capitaliste faisant travailler pour lui l'artisan devenu salarié; lorsque l'ancien esclavagiste emploie comme salariés ceux qui étaient naguère ses esclaves etc... il apparaît que ces procès de production, si diversement structurés du point de vue économique et social, sont transformés en procès de production du capital. C'est alors que se manifestent les changements que nous avons analysés précédemment.

Le paysan, naguère indépendant, passe, comme facteur du procès de production, sous la dépendance du capitaliste, qui le dirige et le surveille. Son emploi même dépend d'un contrat qu'il doit, en tant que possesseur de marchandise - sa force de travail - conclure au préalable avec le capitaliste, possesseur d'argent. L'esclave cesse d'être un instrument de production appartenant à son patron. Le rapport du maître et du compagnon disparaît. L'artisan, qui était maître de métier vis-à-vis du compagnon, n'est plus maintenant en face de lui qu'un possesseur de capital, tandis que son vis-à-vis n'est plus qu'un vendeur de travail." (Un chapitre inédit du Capital pp. 192-193)

Toute contrainte personnelle a disparue pour faire place à une contrainte de type purement économique laquelle vise à extorquer de la plus-value à l'ouvrier. Dans la transaction monétaire qui préside au contrat entre le vendeur et l'acheteur de la force de travail est déjà contenu en totalité l'infamie de la production capitaliste. Mais dans la phase formelle, ce rapport de dépendance ne s'est pas encore accompagné d'un bouleversement du procès de travail. Celui-ci reste inchangé. Au lieu d'accomplir les gestes de la production pour lui-même comme l'artisan, l'ouvrier l'accomplit pour le capital, valeur autonomisée qui s'est soumise le procès de travail.

"Le capital se soumet donc un procès de travail préexistant et déterminé; par exemple, le travail artisanal ou la petite agriculture paysanne autonome. Les seules transformations que l'on puisse enregistrer dans le procès de travail traditionnel, soumis au commandement du capital, ce sont les conséquences progressives de la soumission, désormais réalisée par le capital, des procès donnés et traditionnels du travail." (id. p. 194)

Au départ, la soumission dans la forme du travail au capital signifie surtout donner le champ libre à la valeur-capital pour qu'elle s'accroisse en pillant les forces productives de l'ouvrier. Autrement dit, il faut éliminer toutes les entraves économiques liées à la forme de production féodale (corporations, propriété féodale dans l'agriculture etc...) qui conféraient au procès de production un caractère archaïque et stable du fait qu'il était essentiellement dirigé vers la production de valeurs d'usage. Le deuxième stade sera d'éliminer les anciennes caractéristiques matérielles et techniques pouvant entraver le capital, autrement dit, de créer une base adéquate au capital, ce qui sera l'oeuvre de la phase réelle, car cela ne peut pas être effectué sur la base étroite de la manufacture.

"Il faut ajouter que la manufacture ne pouvait ni s'emparer de la production sociale dans toute son étendue, ni la bouleverser dans sa profondeur. Comme oeuvre d'art économique, elle s'élevait sur la large base des corps de métier des villes, et leur corollaire, l'industrie domestique des campagnes. Mais dès qu'elle eut atteint un certain degré de développement, sa base technique étroite entra en conflit avec les besoins de production qu'elle avait elle-même créés. Une de ses oeuvres les plus parfaites, fut l'atelier de construction où se fabriquaient les instruments de travail et les appareils mécaniques plus compliqués déjà employés dans quelques manufactures."
(Capital I, 4 ES tome 2 p.57)

De là sortirent les machines et sur cette base technique nouvelle, adéquate à l'être-capital, les manufactures firent place à la grande industrie et au prolétaire moderne, interchangeable, appendice de la machine. On passe donc (1) à une autre forme de division du travail et par là, dit Marx, les barrières qui s'opposaient encore à la pleine domination du capital, tombèrent. Les ouvriers qui suivaient le mouvement de John Ludd et brisaient les machines avaient bien raison de voir en celles-ci une arme aux mains du capital contre la classe ouvrière. Mais c'est précisément au cours d'épisodes comme ceux-ci que le capital se constitue réellement, fournissant ainsi à la classe ouvrière moderne la base sur laquelle elle se développe pour renverser le mode de production capitaliste : la grande industrie.

1.5.2 La phase réelle : machinisme et grande industrie.

Il est délicat aujourd'hui d'employer l'expression "révolution industrielle" qui, depuis Engels (celui-ci l'emploie judicieusement dans les premières pages de "La situation de la classe laborieuse en Angleterre"), sert sous la plume des bourgeois, à désigner une étape d'un mouvement de progrès neutre de la technique et de la science. Ainsi, ils emploient le terme de "révolution industrielle", pour ne pas parler de "révolution capitaliste" et ne pas établir la "classique identité" comme dit Bordiga (cf. L'âme du cheval-vapeur) entre machinisme et mode de production capitaliste.

(1) Parmi ces barrières, il faut compter largement avec la classe ouvrière elle-même. Nous avons eu l'occasion de voir la formation de la classe sans réserve sous le fouet au cours de l'accumulation primitive. Ici nous voyons que c'est seulement une fois introduite la machine, que le capital réussit définitivement à se soumettre corps et âme la classe ouvrière. En effet, sur la base de la manufacture, donc du métier - et l'économie politique le déploie hautement - ne pouvait surgir qu'une classe ouvrière indisciplinée, non acquise aux exigences de la production capitaliste.

"L'habileté de métier restant la base de la manufacture, tandis que son mécanisme collectif ne possède point un squelette matériel indépendant des ouvriers eux-mêmes, le capital doit lutter sans cesse contre leur insubordination (...). Pendant toute la période manufacturière, on n'entend que plaintes sur plaintes à propos de l'indiscipline des travailleurs." (Capital I, 4 ES tome 2 p.56)

En outre, toujours en faisant complètement abstraction des rapports sociaux sur la base desquels se fait le progrès technique, on a pu allonger indéfiniment la liste de ces "révolutions" (1) par le progrès, qui en fait pour nous communistes, ne révolutionnent rien d'autre que le mode de production capitaliste selon sa propre logique interne, même si le cycle révolutionnaire du capital est achevé depuis belle lurette.

En dehors de toutes les implications oiseuses, douteuses et ambiguës que recèle le terme de "révolution industrielle" donc, il est bien évident qu'il ne prend son sens que si on relie dialectiquement grande industrie et capital, comme l'a fait Marx à de nombreuses reprises.

Engels, en 1844, utilise ce terme pour désigner le moment "à partir duquel eut lieu la véritable révolution capitaliste : celle qui permet au capital d'établir sur le travail (et donc sur le prolétariat) une domination réelle. Au cours de celle-ci, c'est désormais le capital lui-même qui forge les éléments du procès de travail, hommes et instruments, et les organise selon ses propres lois. Avec cette phase également on a la création massive du prolétariat moderne.

Celui-ci, à peine le capital s'est-il constitué en totalité, propose sa solution historique exprimée dans le programme communiste et la doctrine de parti, qui trouve son expression puissante et ramassée dans le "Manifeste du Parti Communiste" (1847). Dès l'instant où le capital est développé sur une base adéquate, il est en même temps condamné à mort.

Nous consacrerons plus tard un chapitre de ce texte au machinisme et à la science, en nous contentant ici d'avancer quelques éléments.

"La caractéristique générale de la subordination formelle, c'est la sujétion directe du processus du travail au capital, quelles que soient les méthodes technologiques employées. Mais sur cette base s'élève un mode de production technologique bien spécifique, qui transforme la nature et les conditions réelles du procès de travail. C'est le mode de production capitaliste. C'est seulement lorsque celui-ci apparaît que se produit la subordination réelle du travail au capital.

La subordination réelle du travail au capital s'opère dans toutes les formes qui développent la plus-value relative par opposition à la plus-value absolue. Avec elle une révolution totale (et sans cesse renouvelée) s'accomplit dans le mode de production lui-même, dans la productivité du travail et dans les rapports entre le capitaliste et le travailleur. On voit apparaître dans le processus du travail tous les changements que nous avons analysés plus haut. Les forces productives du travail social se développent sur une grande échelle, en même temps que la science et la technique sont appliquées à la production immédiate. D'une part, se constituant désormais dans sa spécificité, le mode de production capitaliste crée un nouveau type de production matérielle; d'autre part, cette transformation matérielle constitue la base du développement du système capitaliste, dont la forme adéquate correspond par conséquent à un niveau déterminé de l'accroissement des forces productives du travail."

(Chapitre inédit. Pléiade tome 2 p.379)

(1) Ainsi les staliniens, grands découvreurs de nouveautés, ont-ils forgé le concept de "Révolution Scientifique et Technique" (RST), pour désigner les modifications que subit le procès de travail à partir du début du 20^e siècle. Or, comme nous le verrons, dans la suite de ce travail, le machinisme capitaliste est d'emblée incorporation de la science dans la production. Ainsi, la science y fait son travail anti-ouvrier. C'est même là un des critères les plus sûrs, selon notre théorie communiste, pour désigner le passage du mode de production capitaliste à la phase de soumission réelle.

Nous avons caractérisé la phase développée du mode de production capitaliste comme passage à la production généralisée de plus-value relative. La machine, en tant que seul moyen d'accroître véritablement la productivité et l'intensité du travail au-delà des limites naturelles qu'impose la complexion du corps humain, est le principal agent qui permet la transformation du procès de production, dominé désormais par la création de plus-value relative et non plus absolue. Plus-value relative et machinisme sont indissolublement liés. Une passion anime le capitaliste : "il veut tendre l'élasticité humaine et brayer toutes ses résistances" (Marx). Avec la machine, il trouve son plus sûr allié, la soumission du producteur se faisant au cœur même du procès de production. Voici brièvement les principales étapes du passage de la manufacture à la grande industrie (1).

La base de la manufacture reste, nous l'avons vu, le métier c'est-à-dire l'outil. Sur ce plan, la manufacture est encore plus proche de l'artisanat que de la grande industrie. Alors qu'avec le machinisme, l'ouvrier est le simple prolongement de la machine, dans la manufacture, l'outil reste le prolongement du travailleur. C'est le travailleur qui anime l'outil et non la machine qui anime le travailleur.

En premier lieu nous avons, sur la base de la manufacture, la machine-outil, qui constitue le noyau originel du machinisme. A cette époque, la machine accomplit en général le même travail que l'ouvrier, avec les mêmes instruments, et les mêmes opérations. La seule différence est une différence d'échelle et c'est quantitativement que la machine transcende le pouvoir productif du travailleur individuel. Elle accroit le champ de ses opérations. C'est pourquoi Marx dit : "Une révolution s'est accomplie alors même que l'homme reste le moteur" (Capital I, 4).

Le moteur est ici encore la force humaine (considérée ici comme source d'énergie motrice. Cela n'empêche pas que, d'ores et déjà, ce n'est plus l'homme mais la machine, qui est au centre du procès de production.), mais précisément la machine est là pour multiplier cette force. C'est le cas du "circular loom", métier à tisser de Claussen, qui exécute 96.000 mailles par minute. La machine permet ainsi un accroissement de la productivité, caractère qui va se multiplier dès que la machine se développe pour devenir combinaison de plusieurs outils.

Ainsi la machine-outil qui inaugure la révolution industrielle, sert de point de départ à la transformation de la manufacture en usine moderne (la "fabrique" de Marx).

"En examinant la machine-outil, nous retrouvons en grand, quoique sous des formes modifiées, les appareils et instruments qu'emploie l'artisan ou l'ouvrier manufacturier; mais d'instruments manuels de l'homme ils sont devenus instruments mécaniques d'une machine. Tantôt la machine entière n'est qu'une édition plus ou moins revue et corrigée du vieil instrument manuel - c'est le cas pour le métier à tisser mécanique - tantôt les organes d'opérations ajustés à la charpente de la machine-outil sont d'anciennes connaissances, comme les fuseaux de la mule-jenny, les aiguilles du métier à tricoter les bas, les feuilles de scie de la machine à scier, le couteau de la machine à hacher etc... La plupart de ces outils se distinguent par leur ori-

(1) Il faut souligner que Marx présente les "complexes automatiques de machines" comme configuration achevée du machinisme capitaliste, "modèle" du développement capitaliste. Cela constitue la norme du MPC et les étapes précédentes (machines simples etc..) font figure encore plutôt de moments transitoires. Ceci relève nettement de notre science de classe de prévision, car à l'époque de Marx (ce fameux 19° dont on nous rebat les oreilles!), seules de très rares unités de pointe pouvaient revêtir cette complexion achevée, le reste se situant sur une base moins développée.

gine même de la machine dont ils forment les organes d'opération. En général on les produit aujourd'hui encore par le métier ou la manufacture, tandis que la machine, à laquelle ils sont ensuite incorporés provient de la fabrique mécanique." (Capital I,4)

La machine a pris la place de l'homme et c'est là que se situe la véritable révolution capitaliste, le dépassement du caractère organiquement limité de la production manuelle.

"Le nombre d'outils qu'une même machine d'opération met en jeu simultanément est donc de prime abord émancipé de la limite organique que ne pouvait dépasser l'outil manuel." (id.)

Avec cette révolution débute également le renversement mystificateur propre au mode de production capitaliste où le capital apparaît actif (productif) et l'ouvrier pur agent matériel de la production, et l'on peut déjà voir en filigrane toute l'essence du développement capitaliste. Par la suite la machine, qui forme en elle-même le noyau du système mécanique, s'adjoint deux autres éléments :

-le moteur (ce que Bordiga appelle les "machines motrices").

-le système de transmission (ou bien "transmission d'énergie, dans "l'âme du cheval-vapeur").

L'adjonction d'un moteur à la machine n'a été possible que sur la base de la machine nouvelle qui s'était déjà assujéti l'homme comme moteur. De manipulateur d'outil, l'homme était devenu lui-même un outil manipulé. Dès lors ce n'est plus qu'une question de temps pour qu'on remplace la force musculaire de l'homme par d'autres sources d'énergie.

Mais ce n'est pas là que se situe le point de passage révolutionnaire qui est, nous l'avons vu accompli. Ce n'est pas la vapeur qui engendre la révolution industrielle, mais la révolution industrielle qui engendre la vapeur.

"La machine à vapeur elle-même, telle qu'elle exista pendant la période manufacturière, à partir de son invention vers la fin du XVII^e siècle jusqu'au commencement de 1870, n'amena aucune révolution dans l'industrie. Ce fut au contraire, la création des machines-outils qui rendit nécessaire la machine à vapeur révolutionnée. Dès que l'homme, au lieu d'agir avec l'outil sur l'objet de travail, n'agit plus que comme moteur d'une machine-outil, l'eau, le vent, la vapeur peuvent le remplacer, et le déguisement de la force motrice sous des muscles humains devient purement accidentel." (ES tome 2 p.62)

En même temps que cette révolution s'accomplit, il s'en poursuit une autre, apparente, la forme de l'instrument de production se modifiant au fur et à mesure qu'il réduit la part du travail humain proprement dit.

Chaque nouvelle source d'énergie amène un changement dans la morphologie de l'appareil productif, et une usine dont la source d'énergie est l'électricité diffère sensiblement d'une usine possédant des machines à vapeur. Mais seuls les imbéciles pourront en déduire que ce fait purement phénoménal ait pu interdire aux communistes de comprendre intégralement, il y'a un siècle, non seulement la nature profonde du machinisme mais aussi son devenir. A partir du moment où était comprise dans son fonds la révolution opérée par la machine-outil, toutes les variations formelles ultérieures pouvaient être englobées dans la compréhension doctrinale du MPC. Nous n'aborderons pas ici les questions du Fordisme, du Taylorisme etc... ce qui sera fait plus tard, mais il sera aisé de montrer qu'ils se situent dans le prolongement logique de cette révolution opérée dans les années 1780. Tous les bouleversements scientifiques de cette époque sont donc nés des nécessités de la production. C'est parce que l'extraction de plus-value atteint rapidement des limites, lorsque le moteur est la force musculaire de l'homme, que s'impose la nécessité de nouvelles sources d'énergie. Et il naquit une véritable armée de savants et de chercheurs, qui ne travaillaient nullement au hasard, mais dans la direction bien précise que leur imposait l'histoire du MPC.

Ainsi, au cours du XVIII^e siècle, en Grande-Bretagne, on a eu une augmentation régulière du nombre de brevets décernés à des "inventeurs". (Il faut préciser que pour chaque brevet concédé à un individu, on a en général plusieurs individus qui travaillaient également sur le même problème et à la même époque. La science n'est jamais individuelle, mais sociale.) L'adjonction d'autres éléments à la machine-outil relègue celle-ci à n'être plus qu'un des éléments du système productif, un "organe du mécanisme d'opération" et permet par là la création d'un véritable système de machines. La division du travail perd le caractère subjectif qu'elle possédait dans la manufacture où chaque ouvrier devait pouvoir effectuer l'opération à laquelle il était destiné. Elle devient objective c'est-à-dire que chacune de ces opérations est effectuée par une machine, indépendamment des facultés individuelles de l'ouvrier. Le machinisme devient un monstre qui se dresse en face de l'ouvrier, mais il n'est pas monstrueux que parce qu'il est le capital incarné dans une chose matérielle et que cette chose s'anime, douée d'une vie infernale, et réduit l'ouvrier à n'être plus qu'un appendice marginal de son mécanisme.

"Le système des machines-outils automatiques recevant leur mouvement par transmission d'un automate central, est la forme la plus développée du machinisme productif. La machine isolée a été remplacée par un monstre mécanique qui, de sa gigantesque membrure, emplit des bâtiments entiers; sa force démoniaque, dissimulée d'abord par le mouvement cadencé et presque solennel de ses énormes membres, éclate dans la danse fiévreuse et vertigineuse de ses innombrables organes d'opération." (Capital I, 4 ES tome 2 p. 67)

Nous nous sommes ici simplement attachés à montrer par quelles grandes étapes le capital parvient à se forger son procès technique spécifique, caractéristique de la phase de soumission réelle. Nous reprendrons par la suite les problèmes inhérents au machinisme : dévalorisation, cycle productif, rôle de la science, organisation scientifique du travail etc...

CONCLUSION

Pour mettre en évidence les conséquences politiques et sociales qu'entraîne l'expansion du mode de production capitaliste et son accession à la phase réelle, la Gauche d'Italie utilisa, faute de mieux, le concept "d'aire" ou "champ historique", emprunté à la géométrie et qui lui sert à "mesurer une superficie délimitée par un contour" (Bordiga). Ce concept paraît plus adéquat que ceux de nation (plusieurs peuvent être englobées dans une aire donnée), Etat (même chose et en outre l'Etat se définit territorialement et par les rapports de classe au sein de celui-ci), Région (trop souvent utilisé pour désigner la partie d'une nation), et Pays (qui ne se définit que comme territoire déterminé).

Avec le concept d'"aire", on peut "lier un périmètre géographique déterminé à un intervalle chronologique déterminé."

En délimitant, en fonction de son expansion, des cours géo-historiques déterminés, le mode de production capitaliste va présenter des degrés de développement divers pour les prolétaires des diverses aires et justifier des stratégies de lutte différentes.

Révolution communiste pure : le prolétariat affronte le capital.

Révolution double : à la fois bourgeoise et prolétarienne.

En 1849, alors que les bases du communisme sont posées, seule l'Angleterre peut connaître une révolution communiste pure.

"Nous ne pouvons le nier, la société bourgeoise a vu pour la seconde fois, son XVI^e siècle; mais nous espérons que ce nouveau XVI^e siècle

sonnera l'enterrement de cette société, tout comme l'autre avait sonné sa naissance. La véritable mission de la société bourgeoise, c'est de créer le marché mondial. Comme le monde est rond, cette mission semble achevée depuis la colonisation de la Californie et de l'Australie et l'ouverture du Japon et de la Chine." (Marx)

En France, où la situation est ensuite la plus propice, il y'a encore pour le prolétariat nécessité de lutter aux cotés de la bourgeoisie et contre elle. Il en va de même pour l'Allemagne, l'Italie, l'Autriche, jusqu'en 1871. A cette époque encore, ce n'est qu'en Angleterre qu'existent les éléments matériels pour assurer le passage au communisme.

"L'Angleterre, métropole du capital, puissance jusqu'ici dominante du marché mondial, est pour le moment le seul pays où les conditions matérielles de cette révolution sont parvenues à un certain degré de maturité." (Marx)

Aussi Marx et Engels purent-ils craindre que ces bases soient mal assurées.

"Pour nous, la question difficile est celle-ci : sur le continent, la révolution est imminente et prendra tout de suite un caractère socialiste, mais ne sera-t-elle pas forcément étouffée dans ce petit coin puisque, sur un terrain beaucoup plus grand, le mouvement de la société bourgeoise est encore ascensionnel." (Marx)

Le livre I du Capital, au chapitre consacré à la journée de travail nous donne la réponse à la question des critères qui doivent présider au soutien prolétarien aux luttes démocratiques bourgeoises.

Il faut que l'indépendance de la bourgeoisie, la constitution de la nation -A CONDITION QUE LE PEUPLE QUI LUTTE POUR CONSTITUER UNE NATION SOIT UN PEUPLE HISTORIQUE, C'EST-A-DIRE UN PEUPLE QUI AIT DROIT A UNE NATIONALITE-(1) soit à même de permettre ou de généraliser l'instauration de la production de plus-value relative basée sur l'augmentation de l'intensité et de la productivité du travail, c'est-à-dire il faut qu'existe les possibilités du deuxième moment de la phase de soumission réelle.

Par conséquent, la France peut connaître cette phase à partir de Février 1848 : le prolétariat affronte le capital à partir de là.

Pour les Etats-Unis, il faut attendre la guerre de Sécession (1861-65).

"Dans les Etats-Unis du Nord de l'Amérique, toute velléité d'indépendance de la part des ouvriers est restée paralysée aussi longtemps que l'esclavage scouillait une partie du sol de la République. Le travail sous peau blanche ne peut s'émanciper là où le travail sous peau noire est stigmatisé et flétri." (Marx)

(Malheur à ceux qui ne verront pas l'immense portée des masses noires contre les Républiques blanches d'Afrique).

"L'Amérique fut jusqu'à la fin du XVIII^e siècle une colonie anglaise./.

(1) Cette thèse essentielle a été naturellement enterrée par les "marxistes". Pourtant la distinction, qui se fait sur la base de toute l'histoire antérieure du peuple en question, entre peuple historique et peuple non-historique, est vitale pour décider de l'attitude du prolétariat par rapport aux questions nationales.

"L'année 1848 amena d'abord en Autriche la plus terrible confusion, Allemands, Magyars, Tchèques, Polonais, Moraves, Slovaques, Croates, Ruthènes, Roumains, Illyriens, Serbes, entrèrent alors en conflit. Mais l'ordre se fit bientôt dans cette confusion. Les combattants se partagèrent en 2 camps armés : du côté de la révolution, les Allemands, les Polonais, les Magyars, du côté de la contre-révolution, les autres peuples, tous les Slaves, à l'exception des Polonais, les Roumains, et les saxons de Transylvanie." (Engels-Nlle Gazette Rhénane -13/1/1849)

Ainsi, n'ont pas droit à la nationalité, les peuples qui ont été évacués du

au sens politique, et jusqu'à la guerre de Sécession de 1866, comme le dit Marx, une colonie dans le sens économique." (Battaglia Comunista . N°15-1950)

A partir de 1871, va s'ouvrir ce que l'on appelle l'ère de l'impérialisme, mais qu'il est plus correct de désigner comme généralisation de la phase de soumission réelle du travail au capital. Les modifications dans la base matérielle vont se traduire par une mutation des superstructures de la société, et celle-ci s'effectue au travers des deux guerres mondiales et de la phase de contre-révolution. En écrasant le prolétariat à l'issue de la phase révolutionnaire 1917-27, le capital a pu mettre en place les superstructures propres à la pleine domination du capital. Quant à l'expansion coloniale qui se poursuit durant la fin du XIX^e siècle et le début du XX^e, elle caractérise des rapports de soumission formelle, là encore il faut apprécier la portée révolutionnaire des luttes anti-coloniales. Celles-ci obligent le capital à parachever sa domination et à mettre en place les rapports de domination propres à la phase de soumission réelle qui ne se fait pas au travers de la domination coloniale, mais du marché monétaire. Bien entendu, durant la fin du XIX^e et pendant le XX^e siècle, les deux aspects existent, mais c'est encore la lutte des peuples exploités par les puissances coloniales qui les obligent à parachever leur domination, de même que c'est la lutte de classe du prolétariat qui oblige le capital à généraliser la production de plus-value relative, en imposant la réduction de la journée de travail.

(suite de la note 1 p.51)

mouvement de l'histoire. Ainsi des pseudo-nationalités telles que les Corses, les Basques etc., mais aussi des Juifs.

"Il n'est pas un pays d'Europe qui, dans l'un de ses recoins, ne possède une ou plusieurs ruines de peuples, résidu d'une ancienne population refoulée et asservie par la nation, qui devint plus tard le porteur de l'évolution historique. Ces restes d'une nation impitoyablement broyée par la marche de l'histoire, comme le dit Hegel, ces déchets de peuples, sont et seront, jusqu'à ce qu'ils soient complètement éliminés ou dénationalisés, les soutiens les plus fanatiques de la contre-révolution: leur simple existence est une injure à une grande révolution historique.

Ainsi les Gaëls furent, en Ecosse, les soutiens des Stuart de 1640 à 1745.

Ainsi les Bretons furent, en France, les soutiens des Bourbons de 1792 à 1800.

Ainsi les Basques, en Espagne, les soutiens de Don Carlos.

Ainsi, en Autriche, les Slaves du Sud, ces panslavistes, qui ne sont rien d'autre qu'un déchet de peuple ayant subi une évolution millénaire très embrouillée." (Engels. Nlle Gazette Rhénane -13/1/1849)

(à suivre)